

**RENÉ BARTHE,
UN MÉDECIN DANS LA GRANDE GUERRE¹
QUENNEVIÈRES
1915**

Texte commenté et transcrit par Jordi Navarro



René Barthe, photographie datant probablement des années 1915.

1 Les titres des chapitres ont été ajoutés par Jordi Navarro.

René Barthe est né le 29 novembre 1893 à Paris. Son père, Fernand, est un médecin ariégeois monté à Paris quelques années plus tôt. Sa mère, Louise Godefroy, est une fille de la bourgeoisie parisienne et d'origine franco-américaine.

Son enfance oscille entre Paris et le Sud-Ouest de la France, notamment La Bastide-de-Sérou, ville natale de son père et à laquelle il restera très attaché. Il passe également souvent ses vacances à Chézy-sur-Marne, dans l'Aisne, d'où viennent les Godefroy.

René est très proche de son frère aîné, Marcel, né en 1890.

Poussé par son père à devenir médecin, il intègre la faculté de médecine de Paris et sort major de l'externat des Hôpitaux de Paris en 1913.

Ces années parisiennes sont marquées par sa rencontre avec le philosophe Jacques Maritain avec qui il se lie d'amitié. Il commence alors à fréquenter les milieux intellectuels catholiques et côtoie Charles Peguy, Léon Bloy ou encore Max Jacob. Ces fréquentations auront une très grande influence sur le jeune René Barthe, tant d'un point de vue littéraire que philosophique. L'humanisme chrétien qui le caractérise dès cette période ne le quittera jamais et se percevra dans tous ses écrits, privés comme publics².

René prépare le concours de l'internat lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale. Alors qu'il avait été ajourné d'un an en 1913 pour « faiblesse », puis de nouveau en 1914 pour le même motif, il prend les devants et s'engage volontairement le 10 septembre 1914. Il restera soldat de deuxième classe au sein de la 22^e section d'infirmiers militaires jusqu'au 1^{er} juin 1915 où il est nommé médecin auxiliaire. Moins de deux semaines plus tard, le 14 juin 1915, il passe au 264^e régiment d'infanterie³. Le jour de cette affectation est aussi pour lui son premier jour au front, ainsi que celui où commence son carnet de guerre qu'il tiendra jusqu'en février 1916.

René restera au 264^e R. I. jusqu'au 1^{er} novembre 1916, date à laquelle il passe à la 5^e section d'infirmiers militaires où il finira la guerre au grade de médecin aide-major.

Comme tant d'autres, son frère Marcel fut moins chanceux que lui. Aspirant au 27^e bataillon de chasseurs alpins, il fut tué à l'ennemi sur le tristement célèbre Chemin des Dames, lors de la bataille de la Malmaison, le 23 octobre 1917. René sera bien entendu très affecté par la disparition de son frère.

Après la guerre, René Barthe termine ses études de médecine et intègre en 1921 la Société d'éclairage, de chauffage et de force motrice de Gennevilliers. Il y met en place l'un des tous premiers services de médecine du travail. Il y développera notamment le concept de médecine préventive dont il est l'un des pères fondateurs.

2 Notamment dans : *Insectes et promenades. Le jeu des anges*. Paris, Bloud & Gay, 1945. 128 p.

3 Le 264^e régiment d'infanterie se trouve alors à Quennevières et est au cœur des combats : entre le 7 et le 16 juin 1915, 7 700 Français et 4 000 Allemands seront mis hors de combat pour un gain de terrain de 100 à 600 m sur une longueur de 1 600 m de front.

En 1937, René entreprend de recopier le carnet qu'il a tenu durant ses premiers mois de front. Il en tire un exemplaire dactylographié qu'il transmet à l'un de ses fils, lui-même prénommé Marcel, « *en souvenir de son oncle qu'il n'a pas connu* ».

C'est cet exemplaire, sobrement intitulé *Quennevières, 1915*, que nous avons retranscrit ici, l'original n'ayant pas été retrouvé. Il nous est donc impossible de dire s'il en est la copie fidèle ou si l'homme de 44 ans en a profité pour réécrire certains passages. La question est cependant légitime tant certains textes font montre d'une grande maturité littéraire pour un jeune homme de 22 ans seulement.

Pour mon fils Marcel.

En souvenir de son oncle qu'il n'a pas connu, dont il porte, en souvenir, le nom : ce cher oncle Marcel tué à 27 ans, aux combats de la « Malmaison ».
25.XII.37

Le plateau de Quennevières était un des bastions avancés de l'Ile de France, en avant du massif forestier de Compiègne.

C'est sur cette table sanglante, si proche de Paris, que furent hâtivement jetées ces notes. Elles correspondent aux premiers mois de Front de leur auteur. Dans d'autres combats, ensuite, la lassitude de répéter ces éternelles épreuves a fermé le fidèle calepin des soirs d'isolement. Exhumé, après vingt-deux ans d'oubli, ce livret mérite-t-il de sortir de sa vieille cantine délabrée ? Peut-être, car sa sincérité reste toujours valable.

L'Homme qui a maintenant doublé l'âge de celui qui écrivait alors, dégage de ce témoignage cette dramatique « Héroïcité passive » qui ne pouvait être que le lot de ces secteurs de résistance. Entre les adversaires qui achèvent de s'oublier s'interpose l'écran d'une formidable machinerie. Une immense détresse se dégage mieux, avec le recul du temps, de ce sacrifice d'acceptation et de l'effrayante usure qu'il entraînait. Est-il permis de trouver, dans cette terrible école de soumission, pourquoi ceux qui en sont revenus ont vu éclater la Paix sans pouvoir y faire face ?

Le bombardement

À 3 heures, une voix résonne, lointaine, à l'entrée de la sape où nous reposons. Un porteur d'ordres qui sommeille, assis sur une marche du couloir de descente, me transmet l'appel du brancardier : « Trois blessés, prévenez le major ». J'enjambe les officiers qui dorment à mes côtés sur la terre, je trébuche sur les ordonnances, recroquevillés les uns contre les autres, et je parviens à sortir dehors. Je rejoins le relais de blessés, panse, et fait transporter trois hommes aux deuxième lignes.

Puis, avant d'aller retrouver ma couverture, je jouis un peu de l'air du matin. Le jour doit se lever, car les étoiles sont très pâles. La tranchée est encore sombre, et les parapets se découpent en noir sur le fond blanchâtre du ciel laiteux. Au-dessus des bourrelets de terre qui nous interdisent toute vue sur le plateau, les chevaux de frise et les réseaux de fil de fer barbelé dessinent une dentelle fantastique, avec sa trame toute hérissée de pointes aiguës et menaçantes.

Je goûte, non sans mélancolie, la délicatesse de lumière de ce jour naissant qui vient le caresser dans la fosse où je me trouve. Ces quelques minutes de fraîcheur matinale, où l'air est si pur, comme je les voudrais tranquilles et calmes ! Mais, au contraire, les obus tapent de-ci, de-là, gênant les travailleurs qui consolident hâtivement ce secteur conquis il y a huit jours, et que le bombardement de nos pièces a presque nivelé, avant notre attaque.

Presque aussitôt, l'on m'apporte d'autres blessés dans des toiles de tente suspendues à de longues perches. Vraiment, la journée commence bien. L'air frais et vierge encore de cette belle matinée d'été est déjà taché par l'odeur du sang, et quand je rejoins mon terrier, je regarde, avec tristesse, mes mains toutes gluantes du sang de nos pauvres camarades.

À 6 heures, tout le monde debout dans la profonde cagna. Un peu de café froid, un biscuit, et chacun court à son poste de combat.

Au dehors, les hommes enveloppés dans leurs toiles de tente, veillent aux créneaux, tandis que des corvées de territoriaux apportent et distribuent rondins, tôles, caisses de grenades, ou de cartouches. Des équipes de pionniers approfondissent des boyaux, retournent des tranchées de tir, redressent des parois qui s'écroulent, achèvent de combler des abris abandonnés, rectifient des pare-éclats. Les artilleurs installent leurs canons de 58, consolident leurs observatoires. Tous profitent du demi-calme du matin pour pousser, le plus activement possible, l'accomplissement de leurs travaux.

Vers 7 heures, les Allemands recommencent à actionner leur artillerie. Les obus de 150 tombent à chaque minute ; les torpilles éclatent avec un rude fracas. Les guetteurs de bombes ont fort à faire : « gare ! Bombe à gauche ; torpille à droite ! » et chacun de se garer de son mieux, tandis que l'engin tombe, fuse, explose, en projetant dans les airs une énorme gerbe de terre. Le sol vibre, les abris tremblent, et des traînées de fumées âcres et brunes s'accrochent aux monticules de déblais.

À 8 heures, les Allemands continuent leur tir de repérage, avec des munitions de qualité très moyenne. Les marmites piquent, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre ; les zones battues changent continuellement.

Et les blessés arrivent, arrivent. C'est un caporal de la classe 1913 qui, les deux jambes arrachées par une mine vient expirer à mon poste de secours. Ce sont des mitrailleurs surpris par une autre bombe et que l'on me traîne criblés de blessures. C'est un vieux réserviste, aux cheveux grisonnants, qui gémit sous sa barbe, collée à sa figure par un placard de sang figé.

Puis, un instant de calme.

En faisant les pansements, quelques éclats viennent me trouver, d'autant plus que le boyau dans lequel donne mon relais de secours est pris d'enfilade par les batteries de Carlepont. Obligé de soigner mes blessés dans le boyau, je suis, de ce fait, très mal situé.

Il en est ainsi toute la matinée.

Vers 10 heures, je vais diriger une corvée d'assainissement. De nombreux cadavres d'Allemands et de Français pourrissent entre nos tranchées et répandent une odeur pestilentielle, que le vent chaud dissémine de toutes parts. Par-dessus le parapet, l'on jette, du mieux que l'on peut, quelques pelletées de terre sur les corps gonflés et raidis ; tandis qu'en rampant les hommes vont chercher les papiers d'identité et rapportent des livrets maculés de sang et dont les feuillets donnent asile à des myriades d'asticots.

Puis, un repas froid, rapide, sur les genoux, dans une gamelle.

À midi, des avions nous survolent. Taubes, aviatiks, qui sont violemment bombardés. Ils ne sont pas atteints. Oiseaux de mauvais augure, qui viennent donner un dernier coup d'œil, et achever ainsi de préparer la terrible danse qui nous attend.

Pendant le début de l'après-midi, le tir de repérage continue, entrecoupé de rafales violentes, et les gros noirs plongent à pic dans les tranchées, car, visant un secteur qu'ils occupaient encore la semaine dernière, l'ennemi pointe ses pièces avec précision.

Chez nous, tous déploient une fiévreuse activité, et les blessés se multiplient. Atteints aux jambes, aux cuisses, beaucoup sont incapables de marcher. Il faut les transporter. Aussi, l'évacuation est-elle lente. Le boyau où je me trouve est encombré des corps inertes d'hommes prostrés et geignant de douleur.

16h30. Tout d'un coup, personne ne s'y attendant, quelle volée ! Le ciel s'écroule : 77, 88, 130, 105, 150, 210 dégringolent sur nous par rafales, sans la moindre interruption. Et c'est du bon acier, de bons explosifs. Carlepont à gauche, Nompcel et Les Loges en face, tout cela crache sur nous la plus meurtrière des mitrailles. Le tapage est infernal. La terre vole, les pierres frappent comme des éclats. Les bouffées de fumée piquent aux yeux.

Chacun a sursauté, et dans le boyau où sont allongés les blessés, le spectacle est pitoyable : ici, autour de moi, à 50 mètres des premières lignes, se trouve une compagnie de soutien.

Tous les soldats se sont précipités dans les abris, ou se sont cachés, pelotonnés, recroquevillés dans les niches creusées aux flancs du boyau. Ils mettent leurs sacs devant leurs corps, et s'en servent de bouclier. Moi-même, suis à l'entrée de mon poste de secours déjà bondé de soldats ; en face de moi, un jeune, pâle, effaré, agrandi avec sa pelle bêche une niche trop étroite pour lui ; son travail est saccadé : le pauvre gars est terrorisé. Mes blessés hurlent par terre : « je ne veux pas mourir ici, emportez-moi ». Mais il est impossible de les faire transporter, ce serait les vouer, eux et les brancardiers, à une mort presque certaine. Pour les calmer, à l'aide de quelques sacs, je les recouvre d'une carapace, surtout morale !

Mais le premier émoi passé, tous les poilus ont retrouvé leur calme. En bondissant, d'abris en abris, chacun reprend sa place. Les sections, les escouades se regroupent, comme cela, par saccades.

17h30 – Le bombardement a l'air de vouloir durer. Je décide de ramener mes blessés, qui gémissent, au poste de deuxième ligne, où se trouvent les aide-majors. Le tir des Allemands couvre jusqu'à nos lignes arrière ; tous les boyaux de communication sont battus.

Chaque brancardier a un homme sur le dos. Quelques-uns en soutiennent deux, par le bras. Moi-même j'empoigne un vieux Breton dont les yeux sont bandés. Une mine l'avait étourdi et il se déclare trop faible pour faire un pas. Tout le monde est prêt. En route.

Par bonds de 25 mètres, nous parcourons le boyau de communication qui nous conduit à nos anciennes premières lignes, desquelles, une semaine auparavant, nos fantassins partaient en vague d'assaut ! Qu'il m'a semblé long, sous la grêle insensée de mitraille ! Heureusement, l'ennemi tire à fusant, et quelques mètres trop court. Courbés en deux, rasant la paroi abritée du boyau, nous sentons tous les éclats vibrer au-dessus de nos têtes, et nous les voyons se planter dans la paroi opposée à celle que nous longeons. On marche sur de l'acier encore brûlant ; de grosses fusées viennent s'abattre en ronflant devant mon nez.

Les hommes ralentissent. Impossible de se parler, le bruit est tellement formidable ! Par instants, la fumée de la poudre qui explose cache le jour, et nous voyageons dans une véritable nappe de brouillard jaunâtre, à l'odeur âcre.

En atteignant nos anciennes premières lignes, nous nous arrêtons pour souffler, dans une place d'arme, peu protégée.

Puis, nous repartons presque aussitôt. La tranchée est maintenant plus étroite et plus profonde que le boyau ; mais elle est prise d'enfilade. Nous sautons de pare-éclats en pare-éclats.

Cela tombe toujours dru. Dans le dernier boyau que nous devons parcourir, nous marchons sur toute une compagnie de territoriaux, complètement affolés,

qui sont allongés par terre, serrés les uns contre les autres, les têtes rentrées dans les épaules...

Quennevières, 14 juin 1915 de 3 heures à 17 heures
Écrit au bivouac, dans le parc d'Offemont, 17 juin 1915

Les Chasseurs

... Enfin, sans mal, nous arrivons au poste de secours. Tout le monde y est au complet. Blessés et médecins sont installés dans une grande sape, qui s'ouvre au tournant d'un boyau. L'entrée, large, haute, donne sur un double escalier, protégé par une tôle et qui, à pic, rejoint le sol de tranchée. Nous sommes là, relativement en sécurité, en raison de l'épaisseur de terre qui nous recouvre, du puissant étayage, et de l'entrée suffisamment large pour ne point faire craindre d'être emmuré par un éboulement.

Le spectacle, là-dedans, est extraordinaire !

Une bougie n'éclaire que le milieu de cette cave, le fond est complètement dans l'ombre ; l'entrée seule, recevant un peu de jour et d'air, est fréquentable, mais elle reçoit souvent la visite des éclats, qui en sillonnent l'ouverture.

Il y fait une chaleur étouffante. Il y règne une odeur de poudre, de sang, de paille humide.

Dans le fond, couchés sur la terre, des mourants agonisent, dans le noir. Au milieu, autour d'une table, le plus près possible de la lumière, les majors travaillent. En avant, près du jour, les blessés qui arrivent en se pressant, se tassent les uns contre les autres, ou s'affalent dans la poussière, sans un mouvement.

Du sang partout. Des plaies horribles : béantes ouvertures dans les poitrines et dans les ventres ; jambes broyées ; bras arrachés. À la va-vite, on fait des ligatures, des pansements, des gouttières au petit bonheur, dans l'ombre, dans cette atmosphère brûlante, dans le vacarme.

J'ai les mains gluantes, les genoux humides de sang : autour de moi, les blessés sont taciturnes, obnubilés ; les mourants font leurs dernières recommandation, (à qui?), dans le vide. Les uns pleurent ; les autres serrent les dents. Beaucoup, silencieux, redoutent cependant la mort dans cette cave : l'expression tragique de leurs visages trahit leurs craintes. Les moins atteints, assis à l'entrée, attendent un moment d'accalmie, qui ne vient jamais, pour filer plus à l'arrière.

Au-dessus de nos têtes, le bombardement bat, en effet, son plein, et vise surtout la deuxième ligne où nous sommes. Le tir de barrage est net. Les Allemands attaquent.

De temps à autre, en regardant au dehors, je vois des renforts qui passent devant le poste de secours. Le dos baissé, les hommes montent à la file indienne, calmes sous la mitraille. C'est un mélange de jeunes, qui voient le feu pour la première fois, et de vieux à tous crins. Tous viennent de faire un kilomètre dans

cet enfer ; ils ont encore 500 mètres à parcourir avant d'arriver au cœur de la bataille.

Il y en a ! Il y en a ! Cela reconforte, vraiment. Entre les groupes, des hommes isolés, perdus, qui cherchent à s'orienter ; des porteurs d'ordres, qui vont, viennent, sans se reposer.

Et tous ces hommes ont leur sang-froid, malgré les explosions qui les font tituber ; et la fumée qui les oblige à s'arrêter, obscurcit, par instants, le jour, et empêche toute marche. Beaucoup, légèrement blessés continuent leur route quand même ; d'autres s'écroulent. Tout est fini pour eux.

Le jour baisse. Les coureurs circulent de plus en plus nombreux entre les postes de commandement. ; il ne reste plus une ligne téléphonique intacte ; le bombardement n'a rien épargné.

Il fait presque nuit, et les éclairs des éclatements strient l'ombre.

Nos canons répondent avec rage et puissance ; cela prouve que les fantassins ennemis sortent, d'autant plus que la fusillade éclate. Le tapage est parvenu à son intensité maxima : les grosses marmites, qui craquent en faisant trembler la terre, nos obus qui passent innombrables au-dessus de notre tête, et les balles qui claquent par millions. Ah, les oreilles !

Aux porteurs d'ordres, aux blessés, nous posons des questions, avides de savoir ce qui se passe : - Ça va bien – Les Fritz sortent ; ils ne peuvent avancer.

- « Il ont repris quelques mètres de tranchée, à gauche, c'est tout ».

Toujours des blessés affluent. Nous ne pouvons plus garder que les intransportables : que de blessures mortelles ! Il faut forcer les plus valides à partir du poste, malgré le bombardement qui recommence plus fort que jamais, après une attaque manquée de l'ennemi.

- « Les zouaves, un moment débordés, se sont ralliés, ils ont repris le terrain perdu », nous crie, en passant, un homme sans képi, sans veste.

Les renseignements, pris au hasard, sont souvent contradictoires. Mais le chant puissant, étourdissant, des centaines d'obus que nos pièces lancent par-dessus nos têtes, nous donnent confiance.

Il est huit heures, et je vais remonter en première ligne, car il y a encombrement de blessés là-haut. Quatre brancardiers portant des musettes à pansements m'accompagnent.

Au moment où nous allons partir, un dernier groupe de renforts nous barre le chemin. Des chasseurs alpins mitrailleurs débouchent. Nous les laissons passer, et je n'oublierai jamais ces gens-là.

Ce sont tous des hommes superbes, entre trente-cinq et quarante ans, barbus, trapus, solidement râblés. Ils avancent, la tête baissée sous la mitraille, graves, mais sans peur, le béret sur l'oreille, la toile de tente enroulée en sautoir autour

du corps. Le mousqueton est en bandoulière. Sous le bras droit, chacun porte une pièce de mitrailleuse, et, du bras gauche, ils se guident le long de la paroi dans la tranchée sombre, et l'éclatement des marmites éclaire, toutes les secondes, leurs visages rudes et crispés.

Soudain, un « gros noir » vient éclater dans le boyau, au milieu de la colonne. Sa déflagration est déchirante ; les éclats balayent en gerbe le couloir, dans lequel se rabat une épaisse fumée : il est impossible d'y voir à deux pas. Quelques cris de douleur et d'effroi parmi les alpins ; mais pas un ne s'arrête : la file indienne continue du même pas calme, sous l'influence d'une voix sèche, mais affectueuse, qui, en arrière du groupe, commande : « Allons, en avant, en avant ». Un chasseur, au bout de quelques pas, s'écroule, le bras gauche arraché.

Voilà un instant par la fumée, les Diables bleus se précisent maintenant ; la Compagnie continue son chemin, admirable de sang-froid.

Elle est passée... Il n'en reste qu'un homme agonisant, quelques blessés, dont beaucoup repartent, et une magnifique vision d'héroïsme !

Ce spectacle m'a réconforté, et si, tout à l'heure, j'ai eu un instant d'émotion, cela va tout-à-fait bien maintenant.

Je repars, alors, vers la première ligne, refaire le chemin parcouru en sens inverse, il y a trois heures. Le bombardement s'est ralenti, et notre voyage de retour est meilleur que celui d'aller.

Il fait complètement nuit. Les fusées éclairantes sont multitude dans le ciel. Les unes, étoiles fixes, les autres descendant lentement, en décrivant de courtes spirales. C'est vraiment féerique.

Mais, pour le moment, je n'ai pas le temps d'admirer. Trois brancardiers se sont éclipsés. Il ne reste que mon infirmier et moi.

Nous atteignons les premières lignes, où les obus retombent ferme. Je reçois un éclat dans ma musette.

Je fais, d'une cagna vide, mon poste de secours ; j'y installe mon infirmier, et je parcours, en pleine nuit, toutes les anciennes lignes allemandes. J'indique aux blessés le chemin du retour, je case les impotents à l'abri : il y en a des quantités.

Il est tard. Plus une marmite. La fusillade subsiste seule : clac, clac, clac, clac, clac... des milliers, des milliers de balles. On se croirait dans une formidable filature, dont tous les métiers marcheraient avec une grande rapidité.

Mais tout cela passe au-dessus de la tête. Rien à craindre.

Je suis tout seul dans les boyaux. Je m'assieds un instant pour jouir du spectacle de ce combat de nuit. Des bouquets de fusées d'ordre, blanches, rouges, vertes, et toutes les variétés de fusées éclairantes font un très beau feu d'artifice.

La nuit est superbe, et les étoiles sont innombrables. Les fusées viennent mêler leurs gros points lumineux à la poussière des nébuleuses.

Je rencontre un officier : « les Boches ont attaqué cinq fois – Ils se sont fait abominablement faucher ».

Sur cette bonne nouvelle, je vais retrouver mon infirmier dans l'abri. J'y trouve installé un groupe de sous-officiers d'un autre régiment. Oh, bonheur ! Ils ont un peu de soupe et un morceau de viande de reste. Je n'ai pas mangé depuis mon faible repas de 11 heures. Et je dévore maintenant, à vingt-trois heures, cette heureuse trouvaille !

Il y a un bas flanc, recouvert de paille d'en face, dans un angle de la cagna. Je m'y allonge et essaie de dormir.

Impossible, je ne fais que somnoler...

Quennevières, le 14 juin 1915, de 17 heures à 24 heures
Ecrit au bivouac, dans le Parc d'Offemont, le 17 juin 1915

Le courage

... À deux heures du matin, un remous tumultueux dans la tranchée me fait ouvrir les yeux ; au même instant, une voix forte, à l'entrée de la cagna, crie : « S'il y a quelqu'un là-dedans, secouez-vous, voilà les Boches. »

Nous sortons tous.

Dehors, jour pâle. Beaucoup d'étoiles encore au ciel. Une large lune placide. Tout le boyau est rempli de soldats, baïonnette au canon qui marchent, poussent, se bousculent en une véritable cohue où l'on devine l'affolement. C'est un groupe qui, faisant boule de neige, entraîne tout sur son passage. Il y a engorgement du boyau ; ne pouvant, alors, plus avancer, les hommes escaladent le parapet sur le plateau à découvert. Le troupeau, environ l'effectif d'une compagnie, court, bondit à travers les fils de fer démolis, sautant de tranchées en boyaux, s'égarant enfin complètement, et s'élançant, en dernier lieu, de plus en plus inconscient, entre les deux lignes françaises et allemandes.

Je les ai suivis en criant ; « Il n'y a pas d'ordre, arrêtez, arrêtez. »

La fusillade éclate. Les hommes s'aplatissent à terre, puis, reprenant leur élan, se précipitent dans un de nos boyaux, cherchant à prendre la direction de l'arrière. Mais, comme moi, deux officiers les ont rattrapés. Les revolvers sortent. Haletants, fatigués, ahuris, les fuyards deviennent tous dociles et reprennent instantanément le chemin de la première ligne.

Des vieux, voyant repasser ces jeunes effarouchés, leur montrent la crosse de leur fusil : « à la prochaine, en plein dans la gueule si tu recommences ! »

D'autant plus que ce n'est pas le moment de plaisanter : le jour se lève et ce remue-ménage semble avoir réveillé les Allemands. Ils attaquaient tout à l'heure à droite, essayant d'arriver par surprise, c'est ce qui avait tant effrayé les jeunes de tout à l'heure. Ils attaquent, maintenant, partout.

La fusillade reprend très drue.

Chacun a rejoint son poste. Comme l'air est frais !

Les fusées repartent nombreuses. Les mitrailleuses se mettent à retaper à toute vitesse : il passe des millions de balles. Le 75 s'en mêle.

Nous assistons, à l'instant même, à la réhabilitation des quelques nerveux qui ont tout à l'heure provoqué la petite panique : un homme crie : « regardez, regardez ! - Ah, les Boches foutent le camp – bravo camarades ! » C'est un homme, qui est ici avec la compagnie en soutien. Il est monté hors de la tranchée, et, debout sur le parapet, il nous montre du doigt le secteur de gauche. Sans nous douter du dangereux de sa position, nous sautons à ses côtés.

Là, à cinquante mètres de nous, en avant et à gauche, toute la compagnie est sortie de la tranchée de première ligne. Des hommes se détachent nettement en noir sur le ciel rosé par la naissance du jour. Ce sont des fantassins, les uns debout, bondissent dans la luzerne ; les autres, à genoux, visent des groupes ennemis qui fuient à quatre pattes. Les poursuivants poussent des cris de joie, lèvent, par instant, leurs képis en l'air ; et, nous faisant, en se tournant vers nous, le geste de « regardez donc, vous allez voir celui-là », ils tirent sur les « felgräü », comme les chasseurs lors d'une batterie dans les ajoncs.

La fusillade est de plus en plus nourrie ; à côté de moi, un soldat me montre son petit doigt, sectionné à l'instant par une balle. Cela me rappelle le risqué de notre position : je redescends alors dans la tranchée en donnant l'ordre à tous d'en faire autant ; on obéit à regret, le spectacle était si beau !

Nous apprenons quelques minutes plus tard que la troupe que nous venons d'applaudir est celle qui avait fléchi auparavant. Elle attaquait, mais sous un feu intense, elle a été obligée de rentrer dans sa ligne. Ce fait m'amène des blessés : quelques-uns touchés par le 75 qui éclabousse jusque chez nous. Le canon s'est, en effet, mis de la fête... et le vacarme recommence.

Le jour est complètement levé. Les artilleries recommencent le bombardement. La bataille reprend, en effet, très vite.

L'attaque ennemie est générale. Chez nous, on fait feu de tous les fusils et de toutes les mitrailleuses. Nos torpilles plongent dans les tranchées adverses et le 75 travaille dur. Après avoir pansé un blessé qui vient de s'écrouler presque devant moi, je regarde par un créneau : la tranchée allemande paraît être complètement en feu, tant il y a d'obus qui éclatent dedans.

Chez nous, la liaison est difficile, le ravitaillement aussi : les fusants barrent tous nos boyaux. Les porteurs d'ordres se surmènent : on demande des cartouches à gauche.

- Des grenades pour les barrages, à droite du saillant.
- Des fusées pour l'artillerie, des fusées signaux ; on réclame des sacs.

Un dépôt de fusées vient de sauter, dégageant une énorme fumée qui fait croire à une vague de gaz.

-Vite des cartouches, on n'en trouve plus. Ça chauffe, ça chauffe. De l'énergie !

Nous sommes presque tournés : on est sur le point d'évacuer. Toutes les dispositions sont prises.

Non, on tient, on reste.

Les obus tombent continuellement sur nous : des blessés, des mourants, des cadavres que l'on heurte du pied. On m'appelle partout à la fois.

Soudain, pour la huitième fois, l'ennemi allonge le tir. Les hommes gris vont encore tenter l'attaque : notre position est critique : tout le monde est à bout.

Dès que le vacarme a cessé chez nous pour se transporter à 200 mètres derrière, tous les poilus qui restent, dans un élan d'orgueil, ont sorti la tête, le torse même, par-dessus la tranchée, en brandissant leurs fusils, semblant dire : « Nous sommes toujours là, venez-y » et chaque tête d'Allemand qui osait se montrer recevait plusieurs balles. Voir nos hommes, couverts de terre, noirs de poudre, émerger de ce chaos, de cette fumée, de ce charnier, et montrer encore une telle résolution d'arrêter un ennemi, si persévérant dans son attaque, donne un regain d'énergie aux hésitants.

L'ennemi s'acharne. L'impossibilité de sortir en masse, les oblige d'user de ruses : en plusieurs points, essayant de tourner nos barrages, nos têtes de boyaux, pour ensuite nous déloger à la grenade. Chaque soldat lance un pétard devant lui ; à la faveur de la fumée dégagee par l'éclatement, il bondit en avant, de trous de marmite en trous de marmite. Mais le 75 a raison de cette tactique audacieuse.

L'attaque faiblit. Mais les blessés s'accumulent chez nous. Je suis sur les dents !

Tout le monde se dépense.

Les Bretons, calmes comme à la manœuvre, visent consciencieusement tout casque qui essaie de sortir. Au barrage du centre, un sergent fait un travail extraordinaire. Il est très maître de lui et superbe dans sa force herculéenne. Il a allumé une rangée de bougies dans le fond du boyau : c'est là qu'il amorce des grenades !

Secondé par un tout jeune, il en arrose les assaillants avec une énergie farouche ; il trouve même le moyen, le temps et l'adresse nécessaires pour guetter les grenades à manche qui arrivent, les ramasser, et les rejeter avant qu'elles n'éclatent. Pendant toute la matinée, il tient bon. Il est resté maître des lieux.

L'ennemi se fatigue visiblement.

Pas loin devant nous, alors que j'allais panser un pauvre homme lacéré par une torpille, l'on me montre des hommes qui sortent, en se coulant par-dessus le parapet : une canne, semble-t-il, les oblige, en les poussant, à vaincre leurs hésitations. Une quarantaine apparaissent ainsi les uns à la suite des autres ; tous

s'écroulent presque immédiatement, à mesure qu'ils se montrent. Le dernier homme tué, l'officier à la canne, saute, d'un bond, hors de la tranchée, et, debout, les bras croisés, il attend, en nous regardant, la grêle de balles qui l'abat...

Quennevières, 15 juin 1915 – de 2 heures à 5 heures
Ecrit au bivouac, dans le Parc d'OFFEMONT, le 17 juin 1915

Les larmes

... Les Allemands, de rage de n'avoir pu déboucher, malgré le prodigieux arrosage qu'ils nous ont fait subir la veille, et malgré leurs attaques acharnées durant toute la nuit, nous font maintenant subir une sorte de bombardement de représailles : c'est un déluge de gros calibres : 105, 150, 210, et tous modèles de torpilles.

Le secteur, en partie nivelé, n'offre plus aucun abri sérieux ; de ce fait, nos pertes sont grandes.

La pluie continuelle des marmites, les explosions des grenades et de bombes, le claquement des fusils et des mitrailleurs, l'odeur du sang répandu de toutes parts, la vue des cadavres affreusement mutilés qui encombrant les boyaux, tout cela ébranle le corps, brise les esprits, engourdit les sens, épaissit notre volonté. Nous fonctionnons comme des automates, le cerveau creux, les idées confuses et lentes à se préciser. Incapable de coordonner les faits, je ne sais retracer maintenant ici que les tableaux qui m'ont le plus violemment impressionné.

Les rafales de 210 nous prennent de flanc ; elles arrivent, d'abord lentement, puissamment, ces formidables machines, puis, elles plongent sur nous avec la violence d'une cataracte : c'est la chute vertigineuse, le coup sourd du choc qui déchire la terre, et, simultanément, la déflagration fantastique, jointe au hurlement aigu des éclats. Presque aussitôt, tandis que la fumée jaunâtre qui s'est abattue sur nous s'envole chassée par le vent, les cris de douleur et les gémissements inarticulés des blessés s'élèvent, comme un écho très assourdi, du rugissement de l'obus.

C'est tout le temps comme cela, sans une seconde de répit. Aussi tombe-t-il, à chaque instant, de nouvelles victimes pour lesquelles l'on vient me chercher, dans la petite cagna où je monte la garde.

Au cours d'une de mes premières pérégrinations, une marmite éclate au moment où je passe, accroupi, dans un boyau comblé. La gerbe de terre se dresse très haute, et j'ai distinctement vu un bras voler en l'air.

Plus loin, dans une tranchée, je rencontre un homme paisiblement assis sur la banquette de tir : les bras sont ballants, le torse ployé en avant, et la tête, penchée sur la poitrine, est ouverte dans le sens de la longueur. La bouillie grise de la cervelle glisse sur le col de la capote.

Il me faut ensuite, derrière quelques sacs de sable, soigner un homme aveuglé. Sa figure est flambée par le feu de l'obus. Il divague, clame par instants les sons

les plus incohérents, et ses doigts, pendant que je suis auprès de lui, s'accrochent et se crispent avec nervosité sur ma vareuse et sur mes mains.

Un peu partout, je heurte des cadavres que je fais emporter et cacher le plus hâtivement possible.

On vient m'appeler : « un blessé dans le boyau P.Q. ». J'y arrive au plus vite, malgré les quelques bordées qu'il faut essayer, d'ailleurs, régulièrement à chaque voyage. Dans le boyau fébrilement organisé, les tireurs sont impassibles aux créneaux, le fusil brûlant à l'épaule. Les mitrailleurs, groupés par sections, sont à croupetons autour de leurs élégantes machines braquées entre les sacs de terre, sans aucune protection. Il y a un vide dans la ligne continue des défenseurs : trois hommes se sont, en effet, écroulés. L'un a les deux jambes broyées : lambeaux d'étoffe et de cuir font, avec l'os et la chair, un mélange épouvantable. Le second, le ventre ouvert, montre ses intestins, couverts de mouches dorées qui s'envolent et bourdonnent au passage de chaque obus. Le troisième n'a plus aucune forme : il n'est qu'une masse pourpre et flasque, sans tête, sans jambes, sans bras. Un soldat, debout à côté, me montre, étendue devant la tranchée, sur un cheval de frise, une sorte de peau au pelage noir dont les rebords rougeâtres luisent au soleil : c'est le cuir chevelu du cadavre ; quelques morceaux de la boîte crânienne sont éparpillés au-dessous, et le long du parapet, se trouve plaquée une large tache de cervelle.

Écœuré par cet abominable spectacle, je trouve le blessé, les jambes criblées d'éclats et les yeux agrandis par cette vision inimaginable. Au même moment, un 210 vient tomber à trois mètres de nous, sur le plateau, étouffant dans le vacarme de son explosion les plaintes et les prières du rescapé. Je n'ai eu que le temps de me jeter à terre avec le lieutenant qui m'accompagnait.

Lorsque je m'en retourne, un poilu m'interpelle. Il me montre « une fi d'garce de marmite », un 150, non éclaté, qui est venu ricocher devant son créneau. Le soldat rit de penser qu'il a été si près de la mort.

Un peu plus tard, je vais panser un blessé que l'on vient de me signaler auprès d'un barrage. Vloon, vlooon, une marmite survient, je baisse la tête, rrram ; un coup de vent formidable. La sensation d'une main prodigieusement puissante qui m'aplatit sur le sol sous un écroulement de terre et de cailloux. Je me dégage immédiatement de l'éboulement, reprends mon képi plaqué dans une claie, me tâte, et ne me trouve point blessé. Seule mon oreille droite, sidérée, assourdie, me fait très mal. Mais par contre, ma culotte est totalement fendue par un éclat. Autour de moi, un officier et quatre hommes viennent de s'abattre sans un mouvement ; l'œil gauche de l'un d'eux semble complètement arraché. Je le panse sur place.

Je suis abruti, sourd, pâteux. N'y tenant plus, je vais dormir une dizaine de minutes dans mon gourbi.

Puis, je repars auprès d'un sergent blessé. En plein délire, il arrache constamment son pansement. Son front est brisé, et le sang coule avec abondance sur sa pauvre figure terreuse et mate, portant cette teinte verdâtre commune à tous

ceux que le feu de la poudre a balayés. Ses extrémités sont froides, et, de temps à autres, les hoquets qui brisent sa poitrine sont entrecoupés d'imprécations contre l'ennemi et contre sa tête.

Quand il est emporté, je regarde les torpilles danser dans le ciel bleu. Quel fracas lorsqu'elles tombent ! Cela déchire mon oreille droite.

Et, toujours, les rafales de 150 et 210. Le soleil est brûlant, la poussière mord la gorge, la chaleur devient étouffante. C'est une véritable fournaise, au milieu de laquelle défile, devant moi, le cortège interminable, semble-t-il, de figures mutilées, de bras fracassés, d'aveugles, de paralysés, d'agonisants.

L'un de ceux-ci est venu porter le coup final à ma résistance nerveuse. Après l'avoir ramené avec peine, je le case dans une des petites niches creusées dans la paroi de la tranchée de soutien. Le bombardement fait rage au-dessus de nous. Assis au fond de l'excavation, je soutiens, de mes deux genoux, la tête du malheureux qui râle à mes pieds. Un obus l'a couvert de plaies. Terre, poussière, sang, donnent à son uniforme bleu une couleur brune. L'extrémité de son soulier droit, ouvert, laisse voir les cinq orteils décapités. La chemise déchirée découvre son flanc où baille une large déchirure par laquelle l'éponge pulmonaire fait une hernie.

Il brame bruyamment ; la plèvre droite siffle, gargouille, à chaque inspiration. L'homme est mourant ; je ne trouve même plus le courage de l'examiner plus à fond. Je l'appelle alors ; ses yeux s'entrouvrent, mais son visage, teint de sang figé, demeure immobile et terne ; puis, crispant ses traits dans un dernier spasme de souffrance, il recommence son rôle épouvantable.

Je suis seul, tout seul, le boyau étant balayé par les obus. Quelle immense impression, de dégoût, de vide, de détresse. Anéanti par la canonnade démoralisante, bouleversé par cette figure glauque qui repose sur moi, je ne puis m'empêcher de pleurer.

Ressaisi, je repars auprès d'autres blessés.

En fouillant les cagnas, je découvre deux hommes couchés dans l'ancien poste de secours d'avant-hier. Comment sont-ils parvenus à descendre l'escalier, si étroit, si bas, si rapide, de cette cave ? Car l'un a les deux jambes brisées, l'autre la poitrine ouverte. Ils sont morts. D'après leurs plaques d'identité, le premier a vingt ans, le second quarante. Et je vois l'homme, robuste, malgré sa blessure mortelle, portant à l'abri, avec une courageuse endurance, le jeune soldat, presque un enfant encore, incapable de se traîner sur ses membres disloqués. Puis, après l'effort, quelle triste fin sous terre, dans ce tombeau et dans cet abandon !

J'erre dans les boyaux sans plus bien me rendre compte de la violence de la canonnade. Mon oreille bourdonne et mes idées deviennent de plus en plus confuses. Il me faut le stimulant que m'apporte le passage d'un prisonnier, rose, poupin, et que l'on vient de découvrir blotti, sans doute depuis le matin, dans un trou d'obus.

Je reviens enfin dans ma cagna, et j'y trouve un blessé, les deux jambes déchiquetées. Complètement affolé, il crie de toutes ses forces « Tuez-moi, emportez-moi, je vous hais – emportez-moi, vite, tout de suite, tuez-moi ». Il pleure, il se traîne au fond de l'abri, effrayé par les éclatements qui font trembler tout le coffrage du gourbi. Je le fais emporter dès que cela est possible. Il est 10 heures. Une corvée m'apporte la soupe que je dévore. Subitement, un porteur d'ordre, essoufflé, s'arrête un instant auprès de moi. Il porte un papier. « Relève à 10 H 30 »... Enfin...

Et par une singulière et heureuse coïncidence, le bombardement cesse brusquement. Oh ! Comme le silence paraît écrasant !

Et, comme chacun retrouve en soi une nouvelle vigueur, une nouvelle énergie, une nouvelle gaieté... Délivrance !

Quennevières, le 15 juin 1915, de 5 heures à 10 heures
Écrit au bivouac, dans le Parc d'Offemont, le 17 juin 1915

L'église

À quelques mètres des lignes allemandes qui longent le village et pénètrent même dans le cimetière, l'église de Tracy-le-Val souffre son martyre.

Environnée de ruines, privée de son clocher, elle ressemble à quelque reliquaire très ancien, abandonné parmi des amas de décombres, après avoir été défoncé, puis dépouillé par une main sacrilège.

Sa tour antique est effondrée. Son abside, tournée vers l'ennemi, porte une énorme brèche. Ses flancs sont lacérés par les éclatements des shrapnells, et les plaies dentelées que les obus explosifs ont découpées dans les murs contrastent avec l'arc régulier des petites fenêtres romanes qui s'ouvrent au-dessus des bas-côtés dont la saillie élargit la base de l'édifice. Sur la façade toute unie, les morsures des éclats ont labouré la pierre grise, usée par le temps, et ces larges stries blanchâtres, groupées en éventails, sont devenues pour l'église la plus émouvante des ornements. Enfin, le toit subsiste encore, quoique brisé de toutes parts : il n'est plus qu'une sorte de grillage de bois, sur lequel reluisent, par places, les écailles bleutées de quelques groupes d'ardoises.

L'intérieur est nu, froid, sous un jour cru qui pénètre par toutes les plaies des murs et du toit. Une poussière blanche, impalpable, née dans les éboulements, recouvre le sol défoncé, tapisse les colonnes, les chapiteaux, les voûtes incomplètes. De rares traces, de-ci, de-là, d'un objet ouvragé : débris de statues, pierre gravée, ferrure tordue, bois sculpté, sont tout ce qui reste d'une ancienne opulence.

Comme c'est vide et glacial ; et cependant je trouve encore une certaine harmonie dans cet assemblage de débris misérables. Une âme douce, accueillante, résignée à vivre quand même, semble encore habiter ce temple démantelé et lui garder sa signification d'asile pour le cœur et la pensée.

Elle enseigne la persévérance dans le sacrifice ; et j'éprouve, en la visitant, le meilleur des réconforts, malgré toute l'horreur qui se dégage d'un caveau, creusé sous l'un des bas-côtés. C'est, au pied de quelques marches humides, une étroite loge de pierre, dans laquelle un amas de cercueils, éventrés et pillés, laisse suinter une affreuse bouillie noire.

Quelle épouvantable vision, heureusement vite oubliée comme un cauchemar, quand on remonte hors de la crypte pour se retrouver dans le cadre si divinément beau de l'église blessée.

Tracy-le-Val, porte du Boyau Baccard,
22 juin 1915

La ferme

À cinq heures, ce matin, nous avons, avec regret, quitté notre coquet cantonnement de Plessis-Brion.

- En colonne par quatre – En avant, marche !

Le régiment s'engage aussitôt sous-bois et défile sous les hautes futaies, semblant un serpent bleuté qui se confond avec la poussière du chemin et se déroule paresseusement entre les grands chênes.

Les hommes, le dos légèrement voûté par le poids du sac, sont encore las. Au bout de peu de temps, quelques traînants et plusieurs malades qui s'affalent le long de la route. Mais les premiers kilomètres parcourus, le déchet a été déposé, et tout le monde marche à souhait.

La brise parfumée de la forêt, l'air vif du matin, ont mis chacun de bonne humeur, et c'est maintenant allègrement que le régiment déambule : rires et quolibets des hommes ; gaîté des officiers... Et, cependant, l'on retourne vers ce fichu secteur de Quennevières ! Toutes les figures sont ouvertes et répondent en souriant aux questions : l'un pense à son pays, l'autre à sa femme, à ses gosses, et, malgré tout, de telles conversations sont poignantes, car, derrière la joie qu'éprouvent ces braves gens à se souvenir du temps de l'avant-guerre, derrière le plaisir sincère qu'ils recherchent en racontant ce qu'est leur famille, leur maison, leur pays, on sent, toujours présente, la pénible pensée, vaillamment supportée : « reverrons-nous tout cela ? ».

Le temps passe. Le soleil se glisse entre les feuilles, colore la brume qui monte des fougères ; des rayons obliques, tamisés, viennent dorer la mousse et lécher les troncs droits et robustes ; des mares, de-ci, de-là, miroitent entre les roseaux. C'est frais, c'est intime, et l'on marche, en reniflant l'air si bon.

Toujours la grande et majestueuse forêt : des carrefours qui portent de jolis noms de la vieille France, de grandes allées toutes droites et qui se réunissent en régulières étoiles, des rendez-vous de chasse. Nous sommes en plein cœur de la forêt de Laigues. Elle a vu nos rois, nos princes et leurs équipages, superbes et

sonores. Mais, maintenant, ah, maintenant ! « Allons les gars ; allons, ne traînons pas, on en a vu bien d'autres », et chacun raconte un épisode de bataille, une aventure de guerre, une blessure reçue.

De carrefours en carrefours, de chemins en chemins, après avoir passé routes empierrées, sentiers poudreux, fondrières, après avoir longé des défenses de l'arrière : tranchées, boyaux, réseaux, chevaux de frise, barricades, nous sortons, enfin, des sous-bois.

Nous dépassons le Parc d'Offemont, laissant à notre gauche la chapelle Sainte-Croix, qui n'est plus qu'une ruine, nichée entre de beaux arbres touffus et semblant un petit bijou, qui, malgré son délabrement, veut encore être conservé dans un bel écrin de velours vert. Puis, nous contournons l'étang d'Offemont, au bord duquel cantonne un échelon d'artillerie, dont l'effectif se lave sur la berge, faisant ainsi au lac une collerette bigarrée et mouvante.

Nous traversons enfin le village d'Offemont et, vers huit heures, le régiment fait son entrée, en haut d'une côte, dans la ferme Carrière.

C'est une vaste cour carrée, entourée de bâtiments dont la plupart sont démolis par les feux de l'artillerie ennemie ; à côté d'eux se trouve une place plantée d'arbres, et, ce qui fut un mur, fait le tour de l'ensemble. Le tout est appuyé à une paroi rocheuse, percée de vastes orifices : entrées de cavernes spacieuses, anciennes carrières de pierre de taille, grottes humides et sombres dont les soldats ont fait caserne. Au-dessus d'elle, c'est le plateau, le fameux plateau, cette vaste lande, brûlante en été, glacée en hiver, au bout de laquelle, à trois kilomètres, l'on se bat toujours avec acharnement.

De nombreux régiments ont stationné ici, avant nous ; aussi, tout est vide. Des bâtisses, il ne reste que les murs et les toits. Les artilleurs qui nous ont précédés ont tout emporté. Quant aux tirailleurs, il nous y ont laissé des myriades de poux. C'est très gai ! Nous nous trouvons avec une compagnie de génie, et un bataillon de territoriaux. Cela fait bien du monde. Nous sommes serrés. Mauvais cantonnement !

Vite, les logements s'établissent. Les uns dans les grottes : c'est froid ; les autres dans les maisons. Les officiers et nous, prenons possession de l'ancienne habitation du fermier. Rapidement, alors, au travail : faire des tables, des bancs, et confectionner des lits de bois. Dans la matinée, tout est terminé.

Nos cuisiniers dénichent un fourneau ; notre popote s'installe, et, à midi, fatigués, tous casés, nous mangeons de bon appétit.

Treize heures. Le soleil tape dur. À notre droite, une batterie tire par rafales et nous assourdit.

Les soldats grouillent dans la cour et sur la route. Les hommes vont, viennent, s'installent de leur mieux. Les uns construisent des bat-flancs avec de vieilles planches, les autres des râteliers d'armes, des sièges variés, des claies pour dormir dessus. Entre les groupes, les corvées se traînent nonchalamment : corvée de vivres, corvées de bois, corvées de désinfection, corvée d'eau, et, en tête de toutes :

la corvée de pinard ! Cette sensationnelle théorie des hommes de confiance porteur de seaux de toile remplis du précieux nectar ; sacro-sainte corvée, toujours respectée, toujours couvée des yeux ; aussi bien dans les tranchées qu'au bivouac, qu'au cantonnement ! Entre les arbres d'une esplanade, les cuisines roulantes s'installent et fument. Et, au travers de tout cela, les officiers passent et repassent, inspectent, surveillent, donnent des ordres.

Il en est ainsi jusqu'au soir, le travail régulier de tous n'étant interrompu qu'au passage des avions ennemis : alors, à l'appel du clairon d'alarme, tout le monde se précipite sous terre ou sous les toits, et l'oiseau de proie est bien malin s'il s'aperçoit que la ferme est occupée. Lorsqu'il s'est éloigné, chacun jaillit de sa cachette et se remet à l'ouvrage.

Au soir, la cour, malgré les soldats, avait un air pastoral. Sur le pas des portes, largement ouvertes, des groupes fument et jouent aux cartes. Au fond des hangars sombres, des figures rudes de poilus, recousant leurs effets, se distinguent autour des bougies allumées, et, dans le milieu de la cour, autour du puits, cinq ou six « costauds » jouent au palet avec des culots de 150 ! Ils rient à gorge déployée lorsque l'épais disque d'acier roule vers les pieds d'un malheureux camarade. À la tombée du jour, majestueux et calme, défile un troupeau de vaches qu'un sapeur du génie ramène à l'étable : un réduit dans un coin de la carrière. Les vaches nous paraissent d'origine surnaturelle : tout le monde les adore déjà !

Et, tandis que l'ombre s'appesantit graduellement sur toutes choses, le grand portail classique, tout ruiné déjà, dessine son régulier profil sur le ciel rougeoyant. Au près de lui, les sentinelles se relèvent, et les baïonnettes qui brillent au soleil couchant sont le seul rappel de guerre dans cette atmosphère de garnison tranquille ou de grande manœuvre.

Ferme carrière,
8 juillet 1915

La marche

Ce matin, marche d'entraînement, autour de Retheuil. Promenade agréable, pleine de charmes.

Au loin, le « boum-boum » du canon ;
Des avions qui passent très bas ;
Des échelons d'artilleries qui roulent le long des routes ;
Des territoriaux qui réparent les chemins ;
C'est tout ce que l'on voit de la guerre.

Dans les champs, le paysage est magnifique. Comme perdus dans une mer d'apis, nous voyons, derrière nous, l'horizon formé par la forêt de Villers-Cotterêts, qui ondule de coteaux en coteaux, et à la lisière de laquelle, blottis dans de petites dépressions, s'égrenent un chapelet de coquets villages aux murs gris et aux toits d'ardoise ou de chaume.

Le vent soufflait avec force, creusant de profondes ondulations dans l'étendue presque infinie des céréales qui couvrent le plateau jusqu'à perte de vue. Et les vagues d'épis venaient mourir auprès de quelques bouquets d'arbres qui entourent châteaux ou villages, et qui coupent la monotonie de cette large plaine.

Berognes,
le 20 juillet 1915

Le retour

De très grand matin, réveil lugubre dans les profondeurs humides de la carrière. Les hommes allongés à terre se dégagent de leurs couvertures en tâtonnant dans l'ombre, et de rares falots projettent une lumière rougeâtre, indécise, sur les groupes qui s'équipent, se rassemblent et se rangent.

Quelques coups de sifflets vibrent sous les voûtes de pierre – un ordre bref, et, courbant le dos, le casque sur les yeux, le sac remonté sur le cou, le fusil à la bretelle, crosse en l'air, les hommes sortent, taciturnes, dormant à demi et la démarche traînante.

Au dehors, il fait encore noir, et il pleut à verse. Triste temps.

Allons, en route pour la tranchée.

À la faveur de la nuit, le bataillon profite du chemin qui longe le boyau jusqu'aux troisièmes lignes. En rang par quatre, le dos rond sous l'averse, les hommes avancent péniblement, trébuchant à chaque butte, et pataugeant parmi les flaques d'eau et de boue que l'on ne peut éviter.

Moi-même, mal éveillé, marche la tête lourde. Je reste encore sous l'impression confuse de frôlements de rats, de souris ; trottements, grouillements, auxquels nous sommes condamnés dans notre vie d'hommes des cavernes.

L'eau cingle la figure, imprègne les vêtements, ruisselle le long des casques, des fusils, des cartouchières ; les talons se détachent avec peine de la terre gluante. Aussi, pas un mot, pas un rire. Seuls, quelques commandements sourds se confondent et se perdent dans le bruit que fait le martèlement continu, par les souliers ferrés, du sol mou et flasque.

Et nous allons, nous allons, sans idées sous cette pluie violente, détestable, tourmentée par le vent d'ouest et qui frappe inlassablement le sol détrempé.

Enfin, le jour se lève, lentement, maussade et terne.

C'est une lueur faiblarde, d'un blanc gris, qui, devant nous, s'étale entre l'horizon dévasté du plateau et le plafond bas des nuages étirés par la bourrasque.

Le long de la route, les détails des choses se dessinent peu à peu ; nous distinguons les perches grêles et fourchues des lignes téléphoniques, les réseaux de fils de fer barbelés, les emplacements des mitrailleuses, et sous un grand arbre mutilé, une croix de pierre moussue dont le seul bras restant domine un amas de chevaux de frises.

À quatre heures, nous passons devant un cimetière de soldats. Les tertres sont sur deux rangs à notre droite, et la double file longe la route. Anciennes d'abord, indécises sous les grandes herbes qui les recouvrent, les tombes nous apparaissent, plus loin, de plus en plus récentes. Les monticules sont plus frais, mieux dessinés ; les croix sont plus neuves, plus droites, et, sur la terre nouvellement remuée, gisent encore quelques bouquets de fleurs, maculés par la boue.

Chacun sent son cœur se serrer devant l'isolement et la misère de ces morts qui n'ont pour se garantir de cette pluie sinistre qu'une maigre épaisseur de terre jaune sur ce plateau lugubre, froid, continuellement balayé par l'ouragan de la bataille.

Les croix humbles, modestes, toutes semblables, nous rappellent les noms de nos camarades, officiers ou soldats, égaux devant la mort, qui éternise leur sacrifice et consacre la grandeur de leur œuvre : Morts pour la Patrie.

Parvenus au bout du cimetière, le froid dans l'âme, les hommes s'arrêtent ; et, difficilement, lentement, en silence, descendent un à un dans le boyau glissant qui les conduit à l'extrémité sinistre du plateau où règne la mort.

Quennevières, Poste de secours du boyau Philippe
21 juillet 1915

Le village

Je m'installe dans Tracy-le-Mont, où je dois passer mes périodes de demi-détente.

Et je fais tout d'abord connaissance avec cette nouvelle villégiature.

Quel désastre ! Et comme les blessures des choses sont souvent aussi pénibles à contempler que celles des hommes.

Pas un moellon, pas une brique, pas une poutre qui ne porte la trace du passage d'une balle ou un éclat d'obus.

Les pavillons affaîssés, les murs aux larges plaies ; les toits écroulés à l'intérieur même des maisons, et l'enchevêtrement des chevrons qui crèvent les planchers ; les quartiers de construction abattus comme par un formidable coup de hache ; les façades sans portes ni fenêtres, qui ne tiennent encore que par des miracles d'équilibre ; les profonds coups de griffe des éclats qui labourent la pierre ; les tuiles répandues dans les jardins comme les feuilles mortes, à l'automne, au soir des jours de vent ; tout cela serre le cœur.

Et l'on voudrait que le temps garde intactes toutes ces ruines, pour que les squelettes noircis des bâtiments cinglés par le vent et la pluie restent comme les témoignages éternels de cette barbarie qui a voulu nous étreindre.

Quelques civils, vieillards ou femmes, n'ont pas craint de rester sous la mitraille. Ils habitent autour de l'église, dans la partie du village qui a le moins souffert des bombardements.

Des soldats partout. Zouaves, alpins, fantassins occupent toutes les maisons abandonnées. Et dans la rue principale, c'est l'activité continue des corvées, des compagnies qui vont à la relève, des agents de liaison.

Hommes isolés, groupes en armes, voitures, vont toujours en rasant les murs ; car, au bout de la rue, l'horizon lointain que nous dominons, cette colline couverte de forêts, autant de gîtes d'où l'ennemi peut nous voir.

Au pied d'une croupe bleutée, l'on aperçoit, au tournant d'un mur ébréché, la cathédrale de Noyon, dont le martyr doit être grand d'être en la possession des envahisseurs du sol qu'elle protège et qu'elle consacre.

Tracy-le Mont,
27 juillet 1915

La folie

Les deux tués de cette nuit, enveloppés dans des toiles de tente, sont placés au bord de la route, au bout du cimetière. Placés, je ne puis dire étendus. Pour l'un, encore, il n'a que la tête arrachée. Mais l'autre, masse rouge, où l'on ne distingue plus aucun sens, plus aucune forme, est ramassé en tas dans une toile nouée par ses quatre coins !

Cette bouillie de chair humaine, criblée de mouches, voilà le résultat de la folie de quelques-uns sur cette terre. Les circonstances ont fait de cette guerre la plus affreuse des boucheries.

Tout ce qu'il y avait de noble dans la bataille a disparu. Et l'on est réduit au triste métier de s'assassiner l'un, l'autre, en se lançant mutuellement tout un arsenal d'engins effroyables...

Quennevières, poste de secours au poste Picard,
28 juillet 1915

La lecture

Imaginez l'originalité que peut avoir une lecture des pages de Renan, au son des marmites !

J'ai goûté, cet après-midi, La prière sur l'Acropole, au fracas des obus. Toutes les dix ou vingt lignes, un 150 !

Et les paroles passionnées de ce mystique adorateur de la Raison me paraissent bien étranges dans le moment où je vis !

Puis, dans les souvenirs : Saint-Nicolas-du-Chardonnet ; Saint-Sulpice, Issy ; retraites austères dont le calme et le studieux silence me paraissent maintenant enviables, tandis que les éclats d'acier fendent l'air et chantent chacun un air plus ou moins aigu, suivant la grosseur et la forme du fragment de métal.

La cagna tremblait sous le choc des projectiles, et je restais transporté dans les landes bretonnes, au bord de la mer houleuse et grise...

La promenade dans les abbayes et sous les voûtes majestueuses des cathédrales était agrémentée du soufflet des explosions des bombes.

Et, après avoir évoqué les pierres grises et moussues des petites églises antiques, mes yeux trouvaient extraordinaires la paroi morne de la tranchée et la perspective lugubre et étroite de mon cagibi.

Quennevieres, poste du boyau Falconetti,
19 juillet 1915

La bougie

- « Monsieur le major ! Une partie de la sape Devallon vient de s'effondrer sous l'explosion d'une grosse torpille. Il y a six blessés.

- Quelle heure est-il ?

- Minuit ».

Je suis vite debout puisque je ne me suis pas déshabillé depuis quatre jours, et je pars dans les boyaux sombres, profitant de la lumière des fusées éclairantes pour me guider aux carrefours. Les lueurs des bombes qui sautent saisissent les yeux... J'arrive aux lieux de l'accident et je trouve les blessés rassemblés dans la partie encore solide de la galerie. Sans un mouvement, assis ou couchés, ils paraissent déjà morts tant ils restent immobiles, dans leurs attitudes douloureuses. La plupart sourds, les tympanes crevés, ne répondent pas à mes questions. Il me faut approcher une lampe de leurs visages brunis par la poudre pour voir leur tête se soulever et fixer sur moi un regard égaré et halluciné. Un seul, plus cruellement frappé, délire continuellement, mêlant à des éclats de voix le gargouillement monotone d'un râle.

Une bougie tenue par un soldat me donne un jour bien faible... Tandis que je fais les pansements, dans la pénombre, les torpilles continuent de venir éclater à l'entrée de la sape. À chaque explosion, une vague d'air balaye le tunnel, éteignant la bougie et nous faisant vaciller par sa violence. Il faut toujours avoir un briquet à portée !

Enfin, de torpille en torpille, de tâtonnements en tâtonnements, j'arrive à évacuer tout le monde.

Mais, aussitôt, l'on m'apporte un homme touché par un 150. Sa main droite, amputée de deux doigts, largement ouverte par un éclat d'acier, pend inerte à l'extrémité du bras déchiqueté et brisé. Sa figure est impassible. Il ne souffre guère : le choc a été trop violent.

Je le fais emmener, et je retourne, seul, chez moi, guidé par la lune qui se lève.

Quennevières, poste du boyau Philippe,
1^{er} août 1915

Le joyeux larron

On m'appelle ! Un agonisant à la 19... Touché par une épingle à chapeau !

C'est le premier depuis ce matin.

Nous sommes arrosés de rafales de 150, de 77, de nombreuses torpilles, et c'est une grenade à fusil qui fait tout le mal, alors que toute la ferraille tonitruante n'a estropié personne.

Je trouve l'homme étendu au fond de la tranchée, il vient de rendre le dernier soupir. Son crâne est ouvert, et la cervelle paraît, grisâtre.

Il est tombé aux pieds d'un râtelier d'armes, et sur la planche où sont appuyés les canons de fusils, on lit au crayon : « Louis B..., un joyeux larron », et, semblant souligner ces quelques mots, une traînée de sang qui sèche.

Le pauvre B..., qui gît, exsangue, au bas de son fusil, la mâchoire tombante, semble encore plus pitoyable avec l'épithète qu'il a ainsi écrite quelques heures auparavant. Macabre coïncidence !

Pendant que je surveille son évacuation et décide de l'heure et de l'emplacement de son inhumation, d'autres grenades à fusil viennent claquer aux oreilles. Elles descendent très vite, mais le coup de départ est assez distinct pour permettre de prévoir et de s'abriter.

B... devait partir en permission quelques heures plus tard. Sa femme et ses quatre enfants, soigneusement habillés pour faire fête au papa, sont venus l'attendre à la gare. Un camarade, du même tour de départ, a, de son mieux, ramené la pauvre veuve chez elle.

Quennevieres, poste du boyau Philippe,
3 août 1915

Le charnier

J'habite ici dans un véritable charnier. Des pieds, des torsos, apparaissent, par-ci, par-là, aux flancs des boyaux que l'on creuse. Je connais un Feldgräb, à l'épaule décapitée, dont la coupe suinte au ras de la paroi d'une ancienne tranchée.

En regardant par-dessus le parapet de la doublure, en un point où l'odeur de cadavre est assez forte, j'ai vu un sergent de zouaves étendu sur le dos. La figure, presque momifiée, est contractée, et les lèvres, rongées par les insectes, laissent à découvert les deux mâchoires serrées l'une contre l'autre. Les orbites sont creux et verdâtres, et le nez, en partie conservé, donne asile à toute une nichée de grosses mouches vertes. Le corps est terriblement mutilé : plus de jambes, plus de bras droit.

À ses côtés, un dos de fantassin allemand, gonflant une vareuse déchiquetée, tranche sur le rouge de la ceinture du français.

Et, complétant le tableau, la forme oblongue, lisse et luisante d'un 210 non éclaté, et à moitié enfoui.

Quennevieres, poste Falconnetti,
10 août 1915

Les chats

Aujourd'hui, je me promène dans les boyaux qui parcourent la ferme de Quennevières. Quel décor plus tragique que celui de ces ruines informes, sur lesquelles s'acharnent encore les plus destructeurs des explosifs.

Les granges, les hangars, les étables, les habitations, tout est nivelé, et leur emplacement n'est plus qu'un unimaginable chaos. Le sol, défoncé par les obus et les torpilles, ne permet plus aux plantes de croître et de masquer le pitoyable éparpillement des moellons, des poutres, des briques, disséminés ou amoncelés, au grès de la fureur des projectiles. Le mur d'enceinte est délabré, effondré ; quelques vestiges, de loin en loin, permettent d'en reconstituer le cheminement. Et dans ce qui fut la cour centrale, les restes épars et tordus des faucheuses, des charrues et des tombereaux offrent un spectacle lamentable.

Partout brillent sur la terre des éclats d'acier, tranchants comme des rasoirs ; partout, des formes oblongues et menaçantes d'obus non explosés jaillissent des sillons creusés par les milliers et les milliers d'engins qui se sont abattus sur ces malheureux bâtiments.

Mais, parmi cet anéantissement de choses, subsistent, comme un rappel de vie, de curieux défis à notre pauvre raison humaine.

Les puits sont comblés, les caves entrouvertes, les chênes sont déracinés, et l'on rencontre parfois soit un pan de mur dont les pierres n'ont jamais été touchées ni même effleurées par la mitraille ; soit le bloc dressé d'un pilier qui semble ne tenir que par des miracles d'équilibre.

Les herbes poussent rares et maigres. Les rats s'aventurent peu dans ce désert ; les oiseaux ne viennent plus picorer dans ces décombres, mais une famille de chats persiste à vivre dans ce qui fut autrefois sa demeure. Je suis resté cloué de surprise, lorsqu'appelé par un miaulement timide, j'aperçus, faisant paisiblement sa toilette, un matou, juché sur un vieux tonneau d'arrosage, et, dans la pénombre d'un cellier, au plafond crevé, la mère chatte léchant amoureuxment de tous jeunes poupons.

Ce fut pour moi un véritable délassement que de caresser ces simples petites bêtes ; leur attachement à la ferme détruite m'a donné une impression de soulagement tant j'étais oppressé par l'entourage poignant des squelettes tordus, dans des attitudes de souffrance, de troncs de hêtres, de noyers, de bouleaux, qui encadrent encore, funèbre barrière, le chaos blanchâtre des bâtisses écroulées.

Quennevieres, cagna du boyau Falconnetti,
13 août 1915

La croix

C'est un très petit tableau, dont le cadre est restreint : les déblais de la tranchée forment, au-dessus d'elle, deux monticules de terre rousse, marbrée des taches noires d'éclatement d'obus, et séparés par une petite excavation.

Le jour est naissant, gris foncé, et le fond de la cuvette et encore sombre.

On en voit émerger, entre la dentelle mouvante des herbes roussies, une croix sans nom, bien misérable et bien seule dans ce chaos. Les bras étroits et courts dépassent de bien peu l'horizon bas du plateau. Au ras des plantes, qu'agite la brise fraîche du matin, ils se profilent humbles et pitoyables sur un ciel lavé, froid, nuageux, strié des effilochures noirâtres des brumes harcelées par le vent d'ouest.

Pauvre abandonné, pour lequel on ne priera jamais.

Quennevieres, boyau Falconnetti,
14 août 1915

Le trio

21 heures.- Les deux hommes du puits d'écoute signalent, non sans une certaine pointe d'émotion, que les Allemands creusent activement à quelques mètres seulement d'eux. Aussitôt prévenu, l'officier du Génie craint fort que ses boîtes de mélinite n'aient été découvertes. Il donne alors l'ordre de faire sauter la charge.

En vue de tout cela, toutes les dispositions sont immédiatement prises : un bourrage de quinze mètres d'épaisseur est hâtivement terminé, et les ventilateurs et leurs tuyautages sont installés dans la sape de mine.

Une section d'assaut est désignée. On constitue des réserves de cartouches et de grenades. La compagnie de soutien est alertée.

0 H 30.- Un considérable ébranlement du sol, qui paraît céder. Un bruit sourd comme une détonation très, très lointaine, et une gerbe de terre que l'on croit deviner dans la nuit noire. Immédiatement, sans perdre une seconde, officier en tête, la section bondit par-dessus le parapet.

L'ennemi a la riposte instantanée. S'attendait-il à quelque chose ? Un bouquet de fusées éclairantes s'élève de ses boyaux, et une pluie de grenades partant d'un de ses petits postes, arrose notre petit groupe d'attaque : l'officier tombe et presque tous les hommes sont également atteints.

Il y a affolement. Dans la nuit, tout sens de direction est perdu, et quelques-uns des nôtres tombant chez l'ennemi ne parviennent à s'en dégager qu'après un violent corps à corps. Les soldats encore valides se replient, tant et si bien qu'il n'y a plus personne de chez nous pour occuper l'entonnoir d'explosion de la mine.

Les blessés rejoignent notre ligne et je les panse ; j'évacue l'officier et une quinzaine d'éclopés. Les fusées sont très nombreuses, et la fusillade éclate tout à fait sérieuse.

1 H 00 – Un autre officier ramène les hommes et repart par le plateau. Vivement, d'un bond, il atteint l'entonnoir, se tapit derrière la lèvre qui se trouve de notre côté, et commence, de suite, à la mettre en état de défense. Un boyau d'accès, qui rejoint le cratère à notre tranchée, est d'abord creusé et aménagé, tandis qu'en avant, nos hommes lancent continuellement des grenades. Puis, l'on apporte des sacs de terre, des chevaux de frise, des poutres, des rondins, des piquets. Un barrage s'édifie au bord de l'excavation, dans laquelle l'on jette des chevaux de frise et des araignées : tout cela se fait très vite. Il faut, en effet, avoir terminé avant le lever du jour. Il est déjà 2 heures. La fusillade crépète, les grenades éclatent de toutes parts ; quelques blessés se dépêchent d'abandonner la place, un homme tombe foudroyé par une balle qui lui traverse le cou. On l'emporte un peu plus loin ; puis l'on ne s'occupe que d'entasser du matériel, des sacs, surtout des sacs, jusqu'au barrage. Le canon tape derrière nous, car nous sommes trop collés aux tranchées adverses. Les obus coupent nos lignes téléphoniques, il faut à tout instant les raccommoder. La fusillade s'intensifie, les mitrailleuses donnent de toute leur vigueur, et la première lueur du jour apparaît comme un bienfait.

Le 75, qui jusqu'ici tâtonnait prudemment dans l'ombre, augmente alors sa rapidité de tir, balaye en tempête toute la première ligne d'en face, et aussitôt, le calme. J'en profite pour évacuer tous les blessés et prendre un peu de repos.

5 heures – Calme, trop calme ; pesant, inquiétant, semblant traître et précurseur d'une attaque ou d'une représaille. Mes premiers pas sont pour retourner au terrain de combat. Le boyau d'accès est encore peu profond, il faut le parcourir courbé en deux ; à son extrémité s'élève, très basse encore, la barrière de sacs derrière laquelle deux poilus, accroupis, le fusil à la main, surveillent, les yeux luisants, le petit poste allemand que l'on distingue de l'autre côté de l'entonnoir, à quinze mètres de nous.

Le silence est absolu ; derrière les guetteurs, quelques hommes à quatre pattes passent des sacs de terre, des rouleaux de barbelé, des planches de bois, des caisses de grenades, des paquets de cartouches. Tout est fait avec souplesse, sans chocs. Les ordres sont donnés à l'oreille.

Notre défense s'organise rapidement. Les flanquements sont creusés. Notre première ligne, endommagée pendant la nuit, est réparée.

Les Allemands ne donnent aucun signe de vie.

12 heures.- je déjeune au poste de commandement de la compagnie. Puis, le capitaine, son lieutenant et moi, partageons à tour de rôle (la relève se faisant tous les trois quarts d'heure environ) la claie couchée par terre et qui nous sert de lit.

15 heures. C'est désespérant. Il n'y a pas moyen de fermer l'œil. Dans l'abri, le vacarme est continu : le téléphone de l'infanterie et celui de l'artillerie font rage. Le premier, installé dans la cagna, hurle à même nos oreilles. Le second, monté dans la sape de sortie, ne cesse de contrôler tous les obus qui dégringolent, et il y en a !

Pendant ces deux heures, les conversations s'entremêlent, se croisent, se mélangent : à notre appareil, ce sont les ordres qui arrivent, les réponses qui partent ; s'il y a quelques secondes de répit dans cette avalanche de dépêches, le téléphoniste en profite pour appeler les autres postes du secteur et s'assurer que les lignes ne sont pas coupées. Et, scandant tout le galimatias de l'infanterie, comme un glas, retentissent les chiffres monotones de l'artilleur : 3.500, augmentez de 4 – 3.600, tirez – 3.750, tirez.

Et ça fatigue l'oreille ! :

- Allo ! Le commandant ? Bon – il faut des sacs de terre – c'est urgent – le barrage va bien.

- Allo – poste Saint-Maurice – tu m'entends bien ? - bon.

- Allo – poste Devallon – tu piges – bon.

- Allo – voilà, voilà, la brigade ! Oui – rien de nouveau.

- Allo – poste Philippe – tu m'entends – ça va bien – sale métier, hein !

- oui, oui, et oui, le rapport est parti. Vous allez le recevoir à l'instant, le coureur vient de partir - oh, là, là !

Et, plus lointain, : énervant :

- Allo – à 3.800, la pièce tire.

Au dehors, le choc sourd de l'obus.

- Allo – à 3.700, diminuez de 4, la pièce tire.

- Allo – à 3.600, augmentez de 1 – la pièce tire.

- Faites tirer la pièce 3 – à 3.700, la pièce tire.

Et toute la batterie y passe.

Quel supplice, il vaut encore mieux sortir !

17 H.- Toujours calme.

18 H.- Un orage. De l'eau, de l'eau. Une tornade. Il ne manquait plus que cela ; les lignes téléphoniques, trempant dans l'eau, fonctionnent mal. Les puits regorgent, les tranchées sont changées en baignoires.

18 H 30. - Un tir de concentration de notre artillerie. Quelle pétarade ; avec le tonnerre qui s'éloigne, c'est d'un effet saisissant.

À 19 H., la soupe.

Et à 20 H., je vais dormir avec la section de garde, cette nuit, autour de l'entonnoir, dans l'abri caverne de la région. Pour y parvenir, il faut patauger, avec de l'eau jusqu'aux genoux. C'est très désagréable. Les chaussures sont détrempées, et les chaussettes gonflées d'eau refroidissent les pieds.

On sommeille.

0 H – Alerte ! Alerte !

Les hommes qui dorment, allongés sur la pauvre paille humide de l'abri, se lèvent hâtivement, bouclent leurs ceinturons, saisissent leur fusils, vérifient leurs

cartouchières à la lumière des bougies, et, en maugréant contre les boches, sortent dans la tranchée.

Je me lève également, et les gémissements d'un blessé qui me cherche m'appellent au dehors.

Une section d'en face, par surprise, s'est avancée jusqu'à notre barrage qu'elle inonde de grenades. Puis, à la faveur de la nuit noire, l'ennemi envahit notre petit poste.

Vite ressaisis, les nôtres tiennent et le combat s'engage de très près. La lutte est meurtrière. En même temps, l'artillerie allemande : les 77, arrosent en rafales tous nos boyaux de communication, derrière nous. Les 150 tombent lourdement, et la lueur fulgurante de leur éclatement surprend les yeux.

Le ciel est superbement clair. Les bombes, les torpilles fusantes décrivent leurs paraboles au-dessus de ma tête, et la traînée d'étincelles, que laisse leur passage, semble se confondre avec le semis d'étoiles.

Le 75 travaille dur et tape à 20 mètres d'ici. Des éclats reviennent sur nous. Notre fusillade défend l'accès de notre poste, et nos hommes arrivent à la rescousse, inondent le barrage allemand de grenades.

Prudemment, l'ennemi rentre alors chez lui, se contentant de nous gratifier d'une gentille séance de 150, 105 et grenades. Mais cela se calme assez vite, et tandis que, de part et d'autre, il ne reste plus que les torpilles qui s'abattent lourdement, nous réparons vivement notre ouvrage complètement rasé. Puis, les grenades à fusil se mettent à pleuvoir. L'adjudant bombardier leur répond avec des fusils tromblons, se déplaçant après chaque bordée, car la représaille, bien dirigée toujours, ne se fait jamais attendre.

En deux heures, j'ai relevé, pansé, évacué, une trentaine de blessés. Par je ne sais quelle chance, il n'y a pas de tués.

4 heures – la relève monte, et je l'attends au petit poste.

5 heures. Enfin ! Le 6ème bataillon nous chasse, et en vitesse ! Je retourne au poste de secours que j'ai quitté depuis avant-hier. Il faut presque savoir nager pour passer dans les boyaux. Quelle misère !

5 H 30 – je quitte mon poste de secours pour redescendre au cantonnement. Mais déjà des blessés à la tranchée Betant. Comme les médecins qui doivent me remplacer ne sont pas encore là, j'y vais.

Une torpille est tombée au beau milieu de la tranchée pendant la relève. Elle tue deux hommes, en blesse mortellement deux autres. Un seul s'en tire moyennement touché. Quelques petits blessés.

Les cadavres et les agonisants sont étendus à la suite les uns des autres, dans la tranchée. Le sang fait, dans la boue de densité différente, des traînées rouge brun.

L'un, une jambe coupée, regarde avec calme son tibia qui baigne dans l'eau ; sa figure est énergique, il ne se plaint pas. L'autre vomit le sang à pleine bouche. La mousse pourpre jaillit à chaque hoquet sur la crosse de son fusil, et sa figure est à moitié enfoncée dans la boue jaunâtre. Un troisième est enterré, et des hommes cherchent à le dégager. Les autres, pâles, sourds, atterrés, sont affalés sur la banquette de tir.

La relève qui passe, regarde avec horreur ce spectacle révoltant.

7 heures – Mon devoir est fini. Je rejoins enfin Tracy-le-Mont avec tout mon plaisir d'aller au repos terriblement gâté par cette vision.

8 heures – J'y arrive, méconnaissable sous la boue qui me couvre de la tête aux pieds. Tout le monde s'exclame.

Le reste de la journée se résume en :

Doucher – Manger – Dormir.

Trio au sens magique, qui, à lui seul, résume les plus grandes jouissances que l'on peut souhaiter actuellement.

14 & 15 août 1915.

« Entre l'Oise et l'Aisne, nous avons fait exploser une mine au Nord de Puisalein, et nous avons occupé l'entonnoir après un violent corps à corps ».

Communiqué officiel 15 août – 15 heures.
À Tracy-le-Mont, le 16 août 1915

Les jardins

Misère de misère ! La détresse des jardins abandonnés est pitoyable.

Les herbes mauvaises et nuisibles s'emparent de tout ; parmi cette horde sans charme vivent encore quelques fleurs aux teintes et aux formes délicates. Découvrant leur maintien distingué et harmonieux, au-dessus des envahisseurs barbares, elles émergent en groupe de la foule serrée des orties, des mercuriales, des chiendents.

Dans tout ce désordre, on cherche à deviner le dessin des allées, des parterres, des plates-bandes, en se guidant sur des lambeaux de bordures de buis ou de primevères. Les petits murs de séparation sont écroulés, éventrés par les obus, et les moellons ont écrasé dans leur chute les plants d'œilleux ou de dahlias. Les espaliers, sans appui, tordent leurs branches torturées dans le vide, et des tonnelles squelettiques sont effondrées au bord des entonnoirs d'éclatement des marmites.

Tout est triste dans cet abandon et dans ce cadre de destruction ; et pas un verger, pas un clos, pas un potager qui ne porte la trace funeste d'un projectile.

Enfin, au fond des jardins abandonnés, les ouvertures béantes des murs, à peine voilées par les arbres brisés dans les mitrailles, découvrent les intérieurs

bouleversés par les marmites, pillés par les soldats, et jettent sur les perspectives de dévastation, des jours brutaux et révoltants.

Tracy-le-Mont,
18 août 1915

Les hirondelles

Ce soir, à la chute du jour, un ciel velouté, pur ; violet au levant qui s'assombrit ; doré et coupé de légers nuages au couchant qui resplendit incomparablement.

Le soleil vient de disparaître derrière la barrière verte du Parc d'Offémont, et la première étoile brille au-dessus des ruines de la ferme.

Aucune brise ; au ras de terre, frôlant parapets et fils de fer, les hirondelles glissent avec une vitesse vertigineuse.

Sur le plateau s'étale, peu à peu, une lourde couverture de brume noire, et très haut dans les airs, très loin, les avions tournoient dans une atmosphère blonde.

Gracieusement, un Caudron se joue des shrapnells qui le poursuivent. Il s'élance, pique, volte, soit autour, soit à l'intérieur même de l'essaim des flocons blancs. Sa hardiesse et son peu d'émotion semblent irriter les artilleurs dont plusieurs batteries lancent des 105 explosifs. Et c'est, à l'entour de l'oiseau de France, l'éclosion de flocons noirs verdâtres qui naissent avec un éclair brusque, suivi d'un craquement lointain.

Le Caudron doré continue néanmoins son chemin, répète ses signaux sans se hâter, et ce n'est que lorsque la nuit tombe trop épaisse, qu'il nous quitte, se dirigeant vers Villers-Cotterêts.

Tandis que le ronflement harmonieux et régulier de son moteur s'éteint graduellement dans le crépuscule, les innombrables fumées, blanches ou noires des obus, forment dans le ciel, au-dessus des lignes ennemies, un troupeau de petits flocons étirés, effilochés par un léger vent d'est qui souffle par là-haut.

Quennevières, poste de secours du centre Cherrier,
22 août 1915

La lune

Ce soir règne un crépuscule superbe. Le firmament a la pureté d'un ciel d'Orient, et une large lune se lève au-dessus du plateau, du côté des Allemands.

Elle m'irrite, la lune, ce soir ! Blonde, poupine, elle regarde d'un air stupide le paysage pourtant si expressif qui s'étale au-dessous d'elle.

Elle contemple, avec une sorte de béatitude, ce vaste champ de morts, où gisent dans les betteraves, les corps lacérés de nombreux combattants.

Elle doit voir cependant ces têtes, rongées et déchiquetées par les rats, dont

la horde découpe d'atroce grimacements dans les visages desséchés ; et ces torsos, ces ventres, qui font dans les habits flasques et moisissus une bouillie où grouillent les bêtes !

Elle doit aussi, sous la trop mince couche de terre qui les recouvre, distinguer les amas de cadavres qui gisent pêle-mêle le long d'anciennes tranchées hâtivement comblées sur ces pitoyables chairs.

Elle doit remarquer tous ces pauvres isolés qui dorment sous les herbes sans que leur tombe soit marquée par le moindre indice qui permette de les retrouver plus tard.

Elle doit enfin apercevoir toute cette nouvelle végétation inattendue des innombrables petites croix qui se cachent, humbles et misérables, entre les levées de terre et les bouleversements du sol.

Disque insipide de cuivre jaune, elle domine sans émotion ce plateau dévasté par la lutte. Le supplice des choses ne l'altère pas plus que celui des hommes.

La terre découpée par l'incroyable labyrinthe des tranchées et des boyaux, marquée des millions de cratères que creusent les projectiles, torturée, ouverte, fouillée comme une poitrine tendue sous le coutelas de quelque infernal bourreau.

Les arbres, abattus, étalent leurs branches dans la boue. Brisés, courbés en deux, frappés au cœur, ils montrent de terribles plaies où s'enchevêtre le réseau tordu des fibres carbonisées par l'explosion de l'obus.

Et cette lune immobile, assistante, implacable, au grouillement silencieux des milliers et des milliers d'hommes qui peinent, luttent et meurent dans ce chaos.

Mais...

Peut-être que ce grand œil roux ne voit pas si profond et qu'il n'aperçoit qu'un désert nu, tourmenté, sur lequel semble être passé un violent et formidable cyclone. Les quelques arbres, troncs noirs aux branches sans feuilles qui subsistent, et les restes de la ferme rasée, attestent l'incroyable force du cataclysme.

Peut-être que le calme apparent qui, ce soir, enveloppe cette zone de prodigieuse activité, l'empêche d'éveiller son attention.

Et la légère brume du soir, ainsi que l'éloignement, lui cachent la scène même du drame qui continue de se dérouler dans ce décor si abandonné.

Quennevières, poste du centre Cherrier,
25 août 1915

L'étude

Je suis en ce moment dans le cadre le plus paisible qui se puisse imaginer, et dans les dispositions du plus pur des Épicuriens.

À Tracy-le-Mont, complètement vidé de tout civil, j'écris, assis au bureau du notaire du village. Son étude, corps de bâtiment presque isolé de la maison de cet

honorale magistrat, me sert de chambre à coucher. La pièce touche par un de ses côtés, à la villa ; deux autres faces donnent sur le jardin ; la dernière longe la rue. La porte est entrebâillée sur des parterres verdoyants, et, des quatre fenêtres, une seule, celle qui est au-dessus du bureau, est largement ouverte et me découvre la perspective champêtre du verger fleuri, du ravin et du bois de sapin qui monte de l'autre côté du vallon...

Le canon s'est tu. Le bruissement de l'averse, qui frappe les feuilles, endort et charme par l'accord monotone des mille sons qui le composent. Toutes les plantes se sont redressées sous la fraîcheur de l'eau et épanouissent leurs corolles multicolores. Tout près de moi, une vigne, aux feuilles déjà roussies par l'approche de l'automne, laisse tomber ses guirlandes alanguies, d'un toit voisin, qui surplombe ma fenêtre.

Je viens de lire quelques pages de « Grandeurs et servitudes militaires ». Puis, quelques nouvelles de La Fontaine ; enfin, plusieurs odes de Chénier. Une bonne cigarette, et la relecture de quelques lettres reçues ces derniers jours : lettres toujours parcourues avec autant de joie, car elles rattachent aux jours de l'avant-guerre.

Je suis donc heureux, jouissant d'un bonheur calme...

Mais le 75, de temps en temps, me tire de la rêverie, et le présent réapparaît. Hier, sur une route, prenant le frais, tout seul, encadré par des 150, et jeté à terre par des 105, il a fallu un miracle pour me permettre de goûter encore cette après-midi de repos. Demain, nous reprendrons le collier de misère, et ce sera peut-être la fin ! Qu'est-ce que cela fait ? Il y a une sorte de joie profonde à se sentir ainsi tellement exposé à mourir, alors que tout paraît si bon, ici-bas ! Amour, affection, amitié, espérance, projets, sont à la merci d'un misérable morceau de ferraille qui vient, on ne sait d'où, tombe du ciel, et semble frapper au hasard.

Et que sera, pour les siècles futurs, cette guerre ? Un épisode, une anecdote dramatique, une des scènes multiples de l'histoire du monde.

Que sont donc les souffrances que nous déplorons aujourd'hui ? Rien : une douleur passagère. Une misère qui n'atteint que des humains, mais ne touche en rien le cours immuable des choses et du temps.

Ne nous arrêtons pas à ces douleurs. Souffrons-les, c'est notre rôle, et souffrons-les en silence, sans nous étonner ; c'est la loi même du destin.

Et s'il advient que j'en revienne, que je ne me flatte pas du devoir que j'aurai rempli au péril d'une vie qui ne m'appartient pas, car, il faut bien penser qu'il est infiniment plus facile de remplir le devoir actuel, que celui de venir, en temps de paix, au secours des misères des autres, au milieu d'une société égoïste comme l'est la nôtre, alors que l'on a soi-même toutes ses aises et que l'on sait et veut en goûter.

Tracy-le-Mont,
2 septembre 1915
(notaire : Me Ernest de St Andrieux, 27 grande rue)

Les fils du peuple

Cette nuit, quatre autres nous ont quittés !

Avec un courage vrai, dont ils ne se rendaient même pas compte, ils sont morts en accomplissant simplement leur tâche quotidienne : devoir pénible, sans brillant, sans gloire, mais accepté, avec la notion la plus nette du service rendu et du danger couru.

Les deux premiers au barrage de gauche.

Le choc des obus et des torpilles a presque complètement démoli l'ouvrage dans la journée, en déchiquetant abominablement l'homme de faction.

Au soir, un pionnier est chargé d'aller remplir quelques sacs de terre dans ce poste périlleux et de consolider un parapet qui menace de s'écrouler.

L'homme, brave gars, paysan solide et calmé, y va ; puis, à genoux dans le boyau comblé, commence cette besogne de manœuvre, d'esclave. Des bombes tombent non loin de lui, et sautent avec un jaillissement prodigieux d'étincelles, en faisant voler la terre à une grande hauteur. Il s'aplatit sur le sol, se bouchant les oreilles à chaque explosion. Et tous les sens tendus vers le danger dont il faut se préserver, il continue de ses mains rudes, ce travail fatigant et sans grandeur. Les bombes, tantôt s'éloignent, tantôt se rapprochent, et les sacs de terre, qu'il remplit, s'entassent méthodiquement. Il fait chaud. Ses muscles et son esprit de fatiguent.

Une torpille vient, en ronflant, le surprendre. De son oreille, il en suit le vol dans la pénombre. Il veut se garer, se trompe, et malgré son adresse et son agilité, ne peut l'éviter. Dans un fracas déchirant, un éclat le coupe en deux au niveau du bassin. Les jambes ont volé d'un côté, et, lui, est resté debout, le torse roide, la tête penchée sur la poitrine, les yeux ouverts. Ses mains, pendantes au bout des bras flasques, sont repliées sur le sol et baignent dans la mare de sang qui a jailli de la surface de section des deux membres coupés.

Une sentinelle qui surveillait l'ennemi pendant le travail a disparu, ensevelie sous la masse de terre écroulée. Les hommes, appelés après l'accident, renoncent à retrouver le cadavre ; quand je suis venu, il a suffi d'assembler deux bouts de bois et de piquer cette croix provisoire sur la terre bouleversée.

Quant à l'autre, enveloppé d'une toile de tente, ses jambes sur la poitrine, il est immédiatement emporté.

Le troisième dans la tranchée.

C'est un jeune Breton, qui va prendre, à minuit, son tour de garde. Il sort de l'abri, et rejoint son créneau.

Le ciel est clair, et l'on distingue la masse ombrée des fils de fer, en face, à vingt mètres de là. De belles étoiles qui font rêver.

Lui guette, le fusil couché sur le parapet. Épars, les coups de fusils éclatent, trouant le silence majestueux de la nuit. Certains partent en face de lui, brisant

ses oreilles. Il répond. Puis, il fixe un point ; une ombre semble remuer ; il s'y attache ; mais oui, elle bouge ; il croit distinguer un homme, il tire. Et quand une fusée éclairante jaillit, soit de chez nous, soit de chez eux, et fleurit en une boule éclatante de blancheur, il s'aperçoit qu'il a visé un piquet.

Les mirages sont fréquents. Les yeux et les oreilles se fatiguent.

Dans la nuit, seul dans la tranchée tortueuse, alors que ses camarades, confiants en lui, reposent dans leurs gourbis, il reçoit une balle au milieu du front. Son crâne éclate.

Le veilleur, qui se trouve de l'autre côté d'un merlon, a entendu la chute.

Le mort est immédiatement remplacé. Les étoiles sont aussi nettes.

L'Allemand lance quelques fusées éclairantes, et sur la face pâle, exsangue, du Breton de vingt ans, tremblote cette lumière mate et froide qui fait paraître plus vitreux encore les yeux ternes du cadavre.

Le quatrième est moins banal !

C'est un artilleur d'un canon lance-torpille. Humble ouvrier, il caresse, de ses mains rugueuses, la gueule de sa pièce. Il la flatte, il l'assied confortablement sur sa base.

Un obus balaye les alentours, et un éclat fait sauter son front. Son agonie est courte : « Mes pauv' gars, mes pauv' petits gars ». Il ne tarde pas à partir. Puis, sa face et son cou enflent.

Et ces quatre-là, ce sont des fils du peuple. De cette grande masse d'anonymes. Gloire à eux !

[ni date ni lieu pour celui-là]

La lettre

Au bord du boyau de Quennevières, sur le parapet, une touffe d'avoine toute verte, qui masque imparfaitement deux bouts de bois, assemblés en une croix, piquée dans la terre jaune.

Pas de nom, pas d'inscription ; pas le plus modeste bouquet de fleurs, pas la moindre couronne de lierre tressé. Aucun vestige de celui qui dort si abandonné dans cette terre continuellement fouillée par les projectiles.

Seule, fixée sur le sol à l'aide d'une cheville, étalée devant l'emblème de paix, sous les herbes, une lettre, ayant probablement appartenu au soldat. C'est un misérable petit morceau de papier, abîmé, déchiré et lavé par la pluie. Quelques lignes peuvent encore être déchiffrées :

« Mon Émile chéri,

...Personne ne veut nous réunir, et je préférerais mourir plutôt que de vous perdre. Je plie sous les reproches des miens, mais je vous aime. Vous combattez,

je prie pour vous et souffre de tous vos dangers. Revenez, et nous saurons triompher de ceux qui nous séparent.

Au revoir, que Dieu nous protège. »

Quelle beauté dans ce douloureux et pieux amour !

Et tout cela est brisé ! Il n'en reste que cette feuille de papier, associée à une croix anonyme, perdue sur ce plateau désolé. Encore quelques jours de pluie, et le nivellement sera complet.

Quennevières, poste de secours du Boyau Philippe ;
10 septembre 1915

Le beau temps

Le beau temps dure toujours.

Joie, grande joie !

Les membres sont souples, les muscles sont agiles.

La respiration est large, le cœur est solide.

Bonheur et contentement de vivre.

Le ciel est d'un bleu profond, enivrant ;

Les feuillages ont atteint leur plus noble splendeur ;

Les fruits sont gonflés, dorés, en pleine maturité ;

Les oiseaux chantent à perdre haleine.

Toute la nature s'épanouit sous le regard puissant du soleil.

Nos canons font un vacarme infernal.

Les batteries sont autour du village ; et ça tape, ça tape !

D'innombrables clameurs, au timbre métallique,

Se déchaînent de vallons en vallons, par-dessus forêts et prairies.

Quelle débauche de force et de matière !

Griserie, folie, oubli de tout ce qui est sage !

Mépris de la mort ; amour de la vie dans la bataille !

La tête tourne, comme sous l'influence d'un vin épais et lourd.

L'âme s'exalte jusqu'au respect de la brutalité ;

Je ne sais quel démon s'empare de notre cœur.

Oh ! Comme la guerre, sous des apparences de sublime,

Enlaidit toute chose, gâche tous les esprits.

Tracy-le-Mont,
10 septembre 1915

Le Christ

L'église de Tracy-le-Mont, vide, nue, et les autels abandonnés, semble la vraie maison de Dieu, car, dans son extrême pauvreté, elle sait accueillir les prières de tous ces humbles qui souffrent et combattent pour un idéal sacré : notre France.

L'abbé ayant été évacué avec les civils du village, l'église demeure sans serviteur. Les objets du culte, les ouvrages d'art, ont été emportés. Il ne reste plus, accolées aux lourds piliers grisâtres, que les statues de plâtre peint, d'un goût affreux, mais que leur isolement rend moins laides.

Tous les soirs, un soldat balaye la grande salle ; range quelques bancs de chêne, puis allume une bougie sur l'autel vide.

Et, descendant de la tranchée, les hommes viennent, d'une courte prière, remercier Dieu d'avoir épargné leur vie.

Après la bataille, la réunion pieuse, sous la nef, sans officiant, sans abbé, de ces soldats encore boueux et fatigués, donne une violente impression de grandeur.

Tandis que l'église tremble, sous le choc des obus qui partent vers l'ennemi, les fronts découverts de ceux qui ne craignent point la mort, se courbent devant le regard agonisant d'un Christ, cloué contre la pierre, sous la voûte sèche et misérable.

Des oiseaux viennent nicher dans les chapiteaux ouvragés des colonnes, et leur groupe pépian, qui s'envole au dehors par les brèches que les obus ont ouvertes dans les murs, augmente la puissance mystérieuse du lieu.

Je songe à Saint-François-d'Assise et l'église de Saint-Damiens, et je vais souvent rendre visite au Christ de Tracy-le-Mont.

Les détonations des batteries résonnent sourdement à l'intérieur de l'édifice, et le Christ est toujours immuable et douloureux dans son attitude de supplicié.

« Aimez-vous les uns, les autres ». Misère !

Tracy-le-Mont ; maison du notaire,
11 septembre 1915

L'inhumation

Une inhumation. Poignante cérémonie !

Le plateau battu par le vent, et, sur le bord de la route, le cimetière.

Les trois fosses sont ouvertes au niveau de la troisième rangée, qui s'amorce. Les trois cadavres sont étendus au bord des trous. Ils sont affreusement déchiquetés, et les chairs, verdâtres et pourpres, pendent au dehors des toiles de tente qui les enveloppent.

Une demi-section rend les honneurs. Les hommes sont raides, étouffant leur émotion sous leur attitude militaire. Ils présentent les armes devant les corps.

L'aumônier, brancardier régimentaire, est en face du piquet de soldats, de l'autre côté des fosses. C'est un homme à la barbe grise, au nez aquilin, aux yeux très doux, cachés dans les orbites creux. Il a mis une étoile noire par-dessus sa capote.

Nu-tête, droit, au milieu du cimetière, il dit ses oraisons.

Sur la route, des hommes se sont arrêtés. Le casque aux doigts, ils s'agenouillent.

L'abbé nous parle. Son allocution est simple, émouvante, énergique.

Les 75 volent par-dessus nos têtes. Quelques balles chantent. À droite, c'est la violente canonnade de Nouvron ; à gauche, celle de Lassigny, et devant nous, les bombes qui éclatent. Quelques 150 se rapprochent, personne ne pense même à broncher.

Et, tandis que la dernière prière s'étrangle dans la gorge de l'abbé, les lambeaux de chairs sont descendus dans les tombes.

L'aumônier nous a montré l'horreur de la guerre. Il nous faut la maudire. Puis, ayant parlé du sol violé, des familles à défendre, chacun a serré le poing.

Et les larmes aux yeux, les paroles miséricordieuses prononcées par le prêtre résonnant encore aux oreilles, tous, nous sommes revenus à notre poste, en nous jurant de poursuivre jusqu'au bout de la guerre, et de supporter nos souffrances pour réaliser nos espoirs de vengeance sacrée, puisqu'elle sauve le droit, l'humanité, le bon et le juste.

Quennevières, Poste de secours du boyau Philippe,
15 septembre 1915

La promenade

Ce soir, après avoir dîné à la carrière Prat, je retourne seul à mon poste du ravin des Cuisines. Au lieu de m'enterrer dans le boyau qui serpente au flanc boisé du ravin de Puisaleine, je préfère suivre le chemin qui, sur le plateau, longe la lisière de la forêt. Il y a bien quelques balles perdues qui viennent siffler au-dessus du sentier, mais cela ne m'empêche pas de goûter pendant ma promenade la joie la plus complète que je puisse désirer.

C'est un véritable enivrement ! La nuit est merveilleusement claire. L'atmosphère a la pureté du cristal, et les étoiles innombrables luisent comme des étincelles. Basse encore sur l'horizon, la lune, énorme, ronde, domine le champ de bataille, qu'elle enrichit de clairs-obscur chatoyants.

À ma droite, c'est le grand plateau qui semble reposer sous un vaste manteau de velours noir ; à ma gauche, c'est le bois touffu qui dévale jusqu'au bas de la pente. Et, dans ce cadre majestueux, je cherche à m'imprégner le plus possible du charme de cette soirée d'automne, encore douce et toute chargée des senteurs alanguies des feuillages qui commencent à mourir.

Dzinn... Dziii..., tout près, au-dessus de ma tête, des canonnades sourdes. Le plateau est fouetté par les éclairs d'éclatement des bombes et des torpilles, et le claquement des explosions vient jusqu'à moi, pour se joindre aux pétarades,

brusques, violentes, paroxystiques, des batteries de 75 qui sont blotties dans les bois ;

Tous ces bruits, toutes ces clameurs infernales, n'outragent pas le calme et la sérénité de cette soirée lumineuse ; cette fureur humaine semble en effet bien peu de chose dans ce décor d'une magnificence infinie.

Toc...toc...toc..., la cadence d'une mitrailleuse. Des aéros invisibles vomissent dans l'ombre. Une batterie lourde se réveille et tonne. Des obus voyagent avec un crissement monotone, très haut, dans la nuit.

Des effluves chaudes sous la lumière froide de la lune. Une brise légère dans les feuilles. Des chouettes qui frôlent ; un oiseau qui pépie ; des lapins qui trottent ; des frémissements dans les herbes, et de gros papillons de nuit qui se heurtent aux branches.

La colère déchirante des 75, et les obus allemands qui cherchent les batteries dans les bois.

C'est une intensité de vie prodigieuse !

Et quand j'arrive à mon poste de secours, accueilli par légions de rats et de souris qui s'enfuient dans toutes les directions, je ris, et je remercie la Providence de m'avoir lancé dans une telle tourmente, tout en me permettant de savoir jouir de la beauté de ses créations.

Quennevières, poste de secours du ravin des Cuisines,

L'averse

La pluie implacable et détestable. Un océan de boue qui envahit chemins, routes, pistes, sentiers : les boyaux sont transformés en rivières.

Les poilus pataugent là-dedans avec la mine triste, désabusée, souffreteuse. Leurs habits bleus sont tachés par la boue ; les souliers et les bottes, masqués par une couche épaisse de terre gluante, donnent aux jambes l'apparence de colonnes molles, qui se meuvent péniblement dans la mélasse.

L'averse est telle qu'on donne un peu de repos aux hommes, qui se réfugient dans les abris.

Ils se groupent par deux, par quatre, six ou dix, dans les gourbis qui s'ouvrent au ras du sol de la tranchée, et sont profondément creusés au-dessous du niveau même du boyau.

Là, ils se reposent sur une mince couche de paille, dans la demi-obscurité de ces cagnas allemandes, où l'on ne peut se tenir qu'à genoux, ou couché.

Les uns dorment, allongés entre les étais d'érable ou de frêne, la tête appuyée sur le sac, le casque posé sur le ventre ; les autres à croupetons, relisent quelques lettres froissées. Les plus actifs, un anneau d'aluminium enfilé sur un bâton de bois, liment le métal brillant, afin de façonner une bague souvenir.

Beaucoup lisent des journaux, ou mangent un morceau de pain assaisonné de sardines. Des groupes jouent à la manille. Quelques-uns fument silencieusement, en rêvant. Le jour vient par l'étroite ouverture jeter quelques lueurs dans la cave profonde, creusée presque en puits ; les équipements et les fusils brillent un peu, jetant un éclat gai sur cette misère.

Parfois, quelques ronflements sonores semblent sortir de sous terre comme d'une tombe, et, par moments, le crissement régulier d'un limeur de bague fait lever brusquement la tête, car il imite à merveille le « fou... fou... fou... fou... » de la torpille qui vient vous tomber dessus.

Quennevières, poste du boyau Bonneterre,
28 septembre 1915

Le calme

Il a plu toute la nuit. La tranchée et les boyaux sont dans un état lamentable : boue, éboulements, rendent la marche difficile.

Cela arrête quelque peu l'action. Chacun est suffisamment occupé chez lui à réparer sa propriété : aussi le plateau est-il d'un calme extraordinaire.

Seule, au loin, la canonnade continue de Roye à Lassigny.

Jamais la tranquillité n'avait été aussi complète. Plus de rage à paroxysme des canons ; plus de lourd et bruyant argument des torpilles dans la discussion générale. Ce matin, il n'y a que le claquement d'un fusil, le sifflement d'une balle, qui vient de temps à autre nous rappeler l'existence des « Fritz ».

Par-ci, par-là, un obus tombe en faisant « flocc » dans le terrain mou ; et mon ordonnance qui sommeille à mes côtés, se soulève alors de sa paille pour me dire en riant : « Tiens, un de plus qui tombe sur les genoux : il n'était qu'en lait caillé ».

Car je suis en effet allongé dans mon gourbi, entre mes couvertures. Ma bougie, piquée au mur par un fil de fer, me permet de parcourir le roman de Tristan et Iseult. Je me laisse ensorceler par les mots, et lorsque je me réveille de cet enchantement, je trouve au sifflement de l'obus une grâce virile toute particulière.

Hélas, il y a, malheureusement, le souvenir de tant d'horreurs déjà vues. Et cela me bouleverse. Mais, au nom de notre pitié, de notre raison, de notre conscience, il faut trouver à la guerre une signification plus lointaine que celle que nous lui donnons ici-bas. Sans cela, il ne reste plus qu'à monter sur le plateau, les bras en croix, et d'attendre la mort !

Quennevières, Poste du boyau Bonneterre.
29 septembre 1915

Les cloches

Ah ! Les cloches de Noyon, de notre Noyon bien française ! Qui gît, là-bas, au loin, dans sa cuvette de verdure.

On voit de la route, au niveau du poste Niessel, les deux tours finement sculptées, et dont les toits d'ardoises reluisent au soleil.

Je voudrais la toucher seulement du doigt, cette douleur !

Et les cloches, les cloches françaises, que ces barbares agitent avec une rage de diables, parce qu'ils ont, pour un temps, enrayé notre marche libératrice !

Mais, patience !

Tracy-le-Mont,
1^{er} octobre 1915

La cathédrale

La plus grandiose et la plus humble des cathédrales ! Le plus sacré et le plus simple des cultes ! La plus respectable des religions !

La messe vient d'être dite par un abbé brancardier, dans la carrière Mingasson, à quelques pas des lignes allemandes. La voûte de pierre rude, l'éclairage oblique de l'entrée de la caverne, presque entièrement masquée par des gabions, donnent à l'autel une grandeur toute particulière, qu'augmentent encore la simplicité et la piété de sa confection.

Les hommes des sections de soutien viennent par les différents boyaux s'assembler dans la grande salle basse, faiblement éclairée comme une crypte.

Dans la tempête qui les environne et menace à chaque instant de les engloutir, ces modestes héros trouvent, en ces quelques instants de prière, le réconfort de recevoir enfin une parole de miséricorde et un geste de protection.

Cet office exalte la puissance patriotique de nos cerveaux. Il associe, dans l'esprit, les deux idées de France et de Dieu. Et, alors, quelle force en soi pour affronter la lutte !

À l'élévation, des 150 comme son de cloche, et de l'espoir dans tous les cœurs.

Puis, c'est la sortie de la messe. Que de souvenirs !

Ici, ce n'est que désagrément grave du groupe recueilli, sous la pluie froide. Chacun va rejoindre son fusil et le nettoie très soigneusement, tandis que l'abbé, enlevant son étole de dessus sa capote, range les objets sacrés dans une sacoche de cuir.

Quennevières, poste de secours du Ravin des Cuisines,
3 octobre 1915

La tranchée

À côté de mon poste chemine une ancienne tranchée ennemie, non occupée par nous. Séparée de nos boyaux, avec lesquels elle ne communique plus, personne n'a été encore la visiter.

En me glissant sur le plateau, j'y parviens. La tranchée sur laquelle s'est abattu le plus effroyable des ouragans offre un tableau de désolation indescriptible. Les gabions et les rondins sont hachés par les éclats, les portiques abattus ; les claies crevées sont gonflées par la poussée de terre qui s'écroule : les postes d'observation sont effondrés, malgré leurs toits blindés. Le sol est inégal, bouleversé. Il est parsemé de fibres de bois, déchirées et noircies par le feu, de corps d'obus fusants, de lambeaux d'équipements, d'armes tordues, d'outils brisés, de paquets de balles, de grenades rouillées, de torpilles non éclatées ; par-dessus ce fouillis s'entrelacent les pelotes de fil de fer barbelés abattus dans la tranchée par les explosions des obus. La plupart des cagnas sont écrasées. Quelques-unes cependant sont encore debout, et l'on voit, s'entrouvrant au bas des excavations, leurs portes à moitié comblées par les éboulis.

Le premier abri que j'ai visité s'ouvre au ras du sol ; l'entrée, très étroite, est encadrée de solides rondins. Des fils de fer barbelés, rouillés, entremêlent leurs mille épines autour d'elle, et les claies qui l'entourent penchent irrésistiblement l'une vers l'autre, mêlant en certains endroits leurs brindilles tressées qui retiennent encore des morceaux d'habits, et un vieux casque de cuir bouilli.

Je me glisse à plat ventre dans le réduit, et mes yeux, non encore habitués à l'obscurité, ne peuvent rien distinguer. Mais je suis aussitôt pris à la gorge par une odeur indéfinissable de paille pourrie, de terre humide, de rat, de souris. Et, tandis que je m'habitue graduellement à la pénombre, je vois, se précisant progressivement, un cadavre de soldat gris étendu à mes pieds. Masse d'habits, sans couleur, d'où émerge un pied chaussé, mais ne tenant plus à la jambe que par des lambeaux d'une substance spongieuse, sèche, noirâtre, dernier vestige d'un membre broyé. Au bout d'une manche, aux boutons et parements intacts d'un régiment de Prusse, apparaît aussi une main, admirablement momifiée, brune, osseuse, marquée de moisissures blanches et crispée sur la paille verdâtre.

En remuant le corps, je l'oriente : l'autre pied et l'autre bras manquent. Le col de la vareuse dessine le pourtour d'un trou noir d'où jaillissent quelques vertèbres. Je cherche la tête ; elle est derrière mon dos. Fendue en deux, le cerveau semble un paquet de feuilles mortes et jaunes ; les deux maxillaires battent l'un contre l'autre, et une seule orbite, intacte, semble dans sa profondeur refléter l'ombre tragique de la cagna.

L'abri est bas de plafond, et je ne puis tenir debout. À genoux, j'essaie de trouver l'identité de cet homme. J'ai coupé les habits, recherché un indice, rien. Tout au plus suis-je arrivé à lui couper la peau, au canif, croyant fendre une flanelle ; et ayant ainsi ouvert sa poitrine, je trouvais celle-ci remplie de crottes de rats, de fragments d'os brisés, et de quelques traces de viscères.

J'ai ensuite été visiter tous les cagibis, encore solides. Chaque, presque, possède son habitant desséché. Un poste de commandement, tendu de nattes défraîchies, orné de photographies détrempées par l'humidité, donne asile à deux officiers recroquevillés entre un poêle fendu et une chaise de paille verte.

Des rats grouillent dans les coins sombres : c'est tout ce qu'il reste de vivant dans ces parages.

Quennevières, poste du boyau Bonneterre,
14 octobre 1915

Les tombes

Nous avons enterré, ce matin, les tués d'hier. Cela s'est fait dans le petit cimetière qui s'étend sur la pente, sous les arbres, en face de mon poste du ravin des Cuisines.

Le brouillard épais formait une voûte blanche au-dessus des tombes, et, comme des pleurs, de grosses gouttes tombaient des feuilles ruisselantes et venaient lourdement s'écraser sur des corps raidis, allongés à même la terre.

Le prêtre, devant les morts, disait tristement ses prières. Un officier et sa section présentaient les armes, tous hypnotisés par les trous boueux et froids où l'on allait descendre leurs amis.

Pendant l'office, derrière nous, des corvées allant rejoindre la tranchée en haut du bois émergeaient du mur opaque qui nous environnait. Les hommes rendaient les honneurs, s'agenouillaient, puis passaient, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur les membres sanglants et déchiquetés des cadavres, au seuil de leur dernière demeure.

Puis, sur un signe de l'aumônier, des bras vigoureux portent, le plus délicatement possible, au fond des fosses, les masses presque informes que vient de bénir la main du soldat.

Adieu, pauvres martyrs ! Puissiez-vous, dans l'au-delà, trouver une récompense à vos peines.

Le prêtre brancardier ferme son livre d'oraisons, et part, courbant la tête. L'officier et sa troupe remontent au combat, et je reste à voir les pelletées de terre flasque, tomber, avec un bruit mou, sur ceux qu'hier encore j'aimais rencontrer, plaisantant gaiement de la mort et du danger.

Quennevières, poste du ravin des Cuisines
15 octobre 1915.

Les montagnes

Le brouillard s'est dissipé, découvrant un soleil encore chaud, qui brille dans un ciel bleu, très pâle.

De jour en jour, les feuilles jaunissent, et, sur le tapis boisé qui revêt toutes les croupes, l'on voit apparaître de nombreuses taches roussâtres, rouillées ou sanglantes et qui vont en s'élargissant.

Les feuilles frémissent continuellement, car la brise se lève ; à chaque explo-

sion de torpille ou de 150, elles tombent en papillonnant sur le sol et recouvrent nos réseaux de fils de fer d'une merveilleuse poussière d'or.

Par instants, de gros éclats viennent se ficher en terre, prenant d'enfilade le ravineau, et des mitrailleuses en action égrènent leurs notes cinglantes dans l'atmosphère calme de cette radieuse journée d'automne.

Comme la mort paraît naturelle au milieu d'un décor si beau dans sa féerie de couleur. La saison semble faire de pompeuses funérailles pour ceux que l'on m'apporte sanglants, livides, la peau blanchie par l'hémorragie ; et l'on oublie alors toutes les cruautés des hommes devant la beauté si complète de cette grande nature.

Mais le vent se met à souffler en tourment, et le temps se recouvre. Les arbres gémissent et craquent. L'hiver approche. Chassée par l'orage qui monte, morne, triste, ressemblant à un groupe d'arquebusiers de Callot, une section de poilus, gris, terreux, casqués, le fusil à la bretelle, grimpe péniblement la pente du chemin qui rejoint la tranchée, cet avant-goût du tombeau.

La belle vision de tout à l'heure est évanouie, et c'est maintenant, à nouveau, la grisaille déprimante ; et pour éviter « le cafard », je me mets à songer au profil si aimé de mes montagnes de là-bas. Les premières neiges les ont maintenant habillées jusqu'à mi-hauteur, et les sommets, enjôleurs dans leur puissante sveltesse, déchirent les nuages avec l'acier bleuâtre de leurs arêtes. Les reverrai-je seulement ?

Quennevières, poste du Ravin des Cuisines,
16 octobre 1915

Les fils de la Vierge

Vers la fin de l'après-midi, le brouillard est retombé plus épais que jamais. Aussi, arrête-t-il toute action, et c'est le calme.

Les fils de la Vierge, abattus par l'humidité, sont tombés à terre où ils ont tissé la plus fine des dentelles autour de nos barbares travaux ; j'admire leur délicate trame qui vient parer nos meurtrières de légers rideaux lamés d'argent.

Avant la tombée du jour, je vais, comme chaque soir, rejoindre mes camarades à la carrière Prat, pour dîner avec eux ; et, tard dans la nuit, je reviens par le plateau à mon poste de solitaire.

Durant mon retour, le brouillard m'enveloppe très opaque, et la lune, derrière cette muraille translucide, donne une lumière tamisée qui semble émaner des arbres, des choses elles-mêmes.

Les éclairs des canons qui tirent par derrière moi, et l'éclatement des obus par devant, jettent des lueurs diffuses, vagues, indistinctes, suivies du craquement sec de la mélinite qui déchire l'acier.

Des balles viennent casser les branches, très haut au-dessus de ma tête.

La pluie fine me pénètre.

Tout cela donne très froid. Et pourtant, c'est d'une beauté si sauvage !

Je presse le pas, et lorsque au détour du bois, en haut d'une courte pente, j'aperçois en face du ravin, à la lisière d'un boqueteau, la petite lumière faiblarde de la bougie qui m'attend derrière le minuscule carreau de ma cagna ; quand je vois la petite fumée qui en surmonte le toit de terre, j'éprouve un immense plaisir à voir et retrouver ma maison !

Mon ordonnance m'attend, me souhaite le bonsoir, et je me couche sur mon matelas de varech, heureux, plus heureux même que ne peut l'être le plus favorisé des princes de ces îles d'or, si belles, là-bas, dans des mers éclatantes.

Quennevières, Poste du Ravin des Cuisines.

17 octobre 1915

La forêt

Notre tranchée serpente dans ce qui fut autrefois une forêt, et n'est plus maintenant qu'une sorte de maquis broussailleux, d'où émergent, çà et là, les troncs ébranchés de quelques arbres décapités.

Un cyclone semble avoir dévasté le bois, et, le soir au clair de lune, l'on se croirait dans un temple détruit, envahi par les herbes sauvages, et dont les colonnes brisées à des hauteurs différentes, dépassent encore le flot montant des buissons et des ronces.

Quel infernal décor !

Dominant le paysage, ayant échappé au désastre, je ne sais par quel miracle, subsistent, de ci, de là, des hêtres qui conservent encore une certaine apparence. Leurs branches, frappées à mort, pendent inertes vers le sol ; leurs écorces sont striées de places noirâtres, la terre est fouillée à leurs pieds, et les racines elles-mêmes portent de profondes blessures ; mais ce petit nombre de privilégiés persiste à garder un semblant de vie, comme pour sauver du néant la belle forêt de jadis.

Plus bas, sur le sol, enlacés dans l'enchevêtrement touffu des lianes rampantes, gisent, innombrables, les carcasses rongées par la mitraille, des grands arbres frappés à leur base même.

Et sous les épaves pitoyables, parmi le brouillamini des branches mortes, des troncs couchés, dans ce désordre de tiges, de feuilles, d'épines, l'on voit se développer, traîtreusement masqué, le réseau régulier, mathématique, des fils de fer barbelés, dont les pointes aiguës brillent sur la mousse.

Le matin, dans la tranquillité des premières heures, toutes les délicates fumées bleues qui montent de terre pour se fondre dans le brouillard peuvent faire croire à quelque campement de bûcherons, installés dans le bois saccagé. Mais, quand le soleil a ranimé les esprits engourdis, l'ouragan se déchaîne à nouveau ;

et bombes et torpilles dansent en l'air pour venir choir dans les broussailles et éclater avec un fracas horrible qui étouffe les gémissements et les craquements des arbres qui s'effondrent.

Bois-Saint-Mard – Secteur B3, poste de secours.
25 novembre 1915

L'homme et l'arbre

Quand je suis arrivé, j'ai trouvé le cadavre plié en deux, le corps étendu sur l'étroit plancher de bois qui traverse le marécage, et les jambes pendantes dans l'eau noirâtre qui brille entre les herbes.

Autour de lui, gabions et claies sont déchiquetés ou éventrés. Son équipement a été arraché par la force de l'explosion ; son casque a roulé dans la boue. Lui, ne porte aucune blessure apparente ; sa face, très pâle, est légèrement crispée ; ses mains sont exsangues et paraissent déjà amaigries.

Il s'est affaissé au pied d'un grand chêne, dont le tronc vigoureux, écorché par les balles, jaillit contre une rangée de fascines pare-éclats.

La bombe qui a tué l'homme a frappé l'arbre à mi-hauteur, au-dessus de la naissance des branches inférieures. La plaie, blanche, humide encore de la sève qui suinte à chaque pore s'ouvre béante, toute hérissée de mille fibres dilacérées et tordues.

Entraîné par son poids, le faîte a basculé, et l'arbre est ployé en deux, toute la ramure s'étalant sur le sol, auprès du cadavre.

L'homme et l'arbre gisent côte à côte. Et, tandis que la pauvre chair morte, raidie dans les habits boueux, donne une pénible impression de souffrance, de misère, d'abandon, l'arbre brisé, abattu, garde encore, même dans sa chute, une grandeur et une majesté impérissables.

Bois Saint-Mard – Poste de secours du boyau Belin
14 janvier 1916

La scarlatine

Deux scarlatineux, ce matin, à la visite... et je vais aller prendre les précautions nécessaires pour éviter toute propagation, c'est à dire mettre en observation et isoler les camarades de guitaine des malades, évacuer et désinfecter l'abri qu'ils occupaient.

En chemin, je m'arrête un instant, car ça cogne !

Depuis quelques jours, en effet, l'Allemand arrose notre première ligne de grosses bombes ; mais, ce matin, nous leur répondons : grenades aasen, torpilles, obus, convergent vers les points des tranchées ennemies, d'où l'on voit, dans un petit nuage de fumée blanche, blondir les gros cylindres noirs... Naturellement, le

vis-à-vis réagit, tandis que, comme pour nous narguer, les bombes dégringolent toujours sur nos petits postes ; des bombes-obus, lancées de loin, cherchent à démolir notre lance-torpille, et des rafales de 150 ripostent sur les canons, qui nous aident.

Les explosions répétées des engins emplissent le vallon d'un tonnerre presque continu ; des arbres craquent et penchent lentement, puis s'abattent majestueusement avec lenteur...

D'un petit observatoire je domine toute la scène. Mais on me cherche, on m'appelle : un obus lisse, que je viens de voir tomber, et dont j'avais remarqué le bruit très sourd de l'éclatement a démolé un abri ; il y a des hommes dessous.

J'y cours... et je trouve la désinfection de la guitoune contaminée toute faite, et le sort des hommes à mettre en observation obligatoirement réglé.

Le milieu de l'abri s'est effondré ; les étais sont hachés ; les tôles, tordues, sont écrasées sur le sol, et une masse considérable de terre a tout comblé. Trois blessés se traînent, hagards. Un homme, une épaule broyée, râle dans sa grande barbe noire.

Ces quatre-là enlevés, c'est le grand silence, sous terre, tandis qu'au dehors les torpilles mènent toujours grand fracas.

À la lumière vacillante de quelques bougies, une équipe déblaie, déblaie rapidement, et des corps apparaissent sous les décombres.

Brisé en deux, la tête aplatie entre une poutre et le sol, un cadavre se distingue dans la pénombre. Plus loin, deux jambes dépassent la masse de l'éboulement. Et, sous le tranchant d'une tôle, parmi l'enchevêtrement de rondins abattus, l'on aperçoit une poitrine défoncée, creusée en bateau, dont la peau s'ouvre en une grande fente longitudinale sur le sternum pulvérisé.

Je panse les blessés, je fais transporter les cadavres au poste de secours. Quant aux scarlatineux, je suis venu trop tard !

L'homme à la tête écrasée, presque détachée du corps, c'est le frère d'un caporal d'une de nos compagnies. Le pauvre garçon ne peut reconnaître, dans cette figure méconnaissable, son parent ; mais la plaque d'identité est formelle.

Le caporal a demandé à veiller son frère toute cette nuit. Nous l'avons alors laissé dans la salle où l'on met les morts, tout seul auprès de cette face broyée, sans relief, horrible à voir, avec ses yeux vitreux, aplatis, son nez rentré, sa bouche largement fendue, sur une bouillie rougeâtre, où l'on distingue des dents brisées et des fragments osseux.

Bois Saint-Mard. Cagna du boyau Belin,
16 janvier 1916

Les labours

Nous quittons Lecroutoy de bonne heure, afin de pouvoir franchir de nuit le plateau d'où l'on est vu de l'ennemi, et que nous devons traverser pour nous rendre dans la région de Cutry, où nous cantonnerons ce soir.

Cette marche qui nous mène au repos a été pour nos soldats comme un retour auprès de cette terre féconde et riche qu'ils aiment, car elle est toute leur vie. C'est, en effet, dans les champs, la saison des labours, et dans les fermes la semaine du battage des grains ; aussi, de toutes parts, l'activité est-elle grande. Et lorsque le jour découvre, autour de nous, l'horizon large des terres soigneusement cultivées, les yeux de tous brillent de plaisir. Leur gaieté revient de toute sa force. Il semble que tout est oublié des souffrances déjà subies, devant la grandeur infinie de cette campagne en plein travail, malgré que l'on entende encore au loin la voix grave des grosses pièces.

Lorsque le soleil apparaît, comme une boule rougeoyante, derrière un épais rideau de vapeurs qui se lèvent, nous arrivons à l'extrémité de la plaine ; et nous voyons, devant nous, le sol plonger brusquement et se creuser en une étroite vallée au fond de laquelle niche un paisible hameau. Le long du rebord du plateau court un double réseau de fils de fer ; la route, avant de s'infléchir sur la pente, ouvre une brèche dans la barrière épineuse, dont nous voyons, de part et d'autre du chemin, la frange ombrée s'estomper progressivement dans la brume grisâtre. Un paysan laboure jusqu'au plus près du réseau, disputant aux ronces artificielles chaque pouce de terrain.

De la route, légèrement encaissée, nous voyons s'imprimer sur le ciel, au ras de terre, la trame régulière des fils barbelés, tendus entre les rangs serrés des piquets d'inégale grandeur, et, derrière ce premier plan barbare, se dresse, comme un symbole de résurrection pour nous autres qui revenons de là où tout n'est que mort ou rage destructive, le groupe majestueux de trois robustes chevaux bruns tirant avec lenteur une charrue qu'un homme à demi-courbé maintient dans la rectitude du sillon. L'effort grave et puissant de l'acier, des animaux, de l'homme qui travaille à féconder notre sol, derrière le rempart impénétrable des mille pointes aiguës, tout cela c'est l'image de notre France actuelle. Nous voyons, dans cette apparition, comme un remerciement de la Providence pour notre ténacité à rendre inviolable le territoire sacré de notre Patrie.

À nos pieds, le brouillard apparaît comme une légère nappe blanche tendue entre les flancs boisés du vallon pour protéger le frileux village qui dort au-dessous d'elle. Nous le distinguons, flou, derrière la voile de de la brume, avec ses grands peupliers qui entourent un fin clocher aux nervures délicates, et nous envions le sort de ceux qui dorment encore dans les petites maisonnettes si avenantes, avec leurs murs propres, leurs toits luisants comme des miroirs et leurs petites fumées bleues évocatrice de quelque bonne soupe qui se prépare.

Après avoir franchi le ravin, et remonté l'autre pente, nous retrouvons le plateau monotone, et nous nous enfonçons à nouveau entre les gras et interminables labours.

De-ci, de-là, parmi ce paysage si pacifique, des rappels de guerre : c'est un observatoire, caché dans un groupe de grands arbres. Ce sont des emplacements de batteries, des tranchées, des réseaux qui serpentent, interminables, au

travers des cultures. Plus loin, dans un petit bois, c'est, au fond d'une dépression, la masse allongée, cachou, d'une « saucisse » qui repose entre les branchages, comme un énorme pachyderme endormi.

À peine l'avons-nous dépassée que le ballon s'élève lentement dans le ciel, tandis que, dans le léger brouillard doré par le soleil pâle, nous voyons de loin en loin s'épanouir au-dessus des hangars, les fumées bleutées des locomobiles qui battent les céréales.

Nous faisons notre avant-dernière halte horaire au long d'une ferme qui mène auprès de la grand'route son existence laborieuse. Un grand bâtiment aux murs très hauts, soutenus par d'épais contreforts, abrite de son toit de chaume moussu le travail régulier des paysans et des paysannes, groupés autour d'une puissante machine, auprès de laquelle les sacs de blé s'entassent lentement. Dans le ronronnement continu du moteur, nous ne distinguons plus le cliquetis des fusils que les soldats alignent en faisceau, au pied même du vaste grenier riche en grains et en fourrage. Guerre et paix : le contraste est émouvant.

De jeunes enfants sont sortis d'une porte basse, encadrée des membres tordus d'une treille centenaire. Ils regardent avec amusement la lignée des cuisines roulantes qui fument, des voitures à munitions, des fourgons à vivre, à bagages, et, derrière le bataillon rangé à la droite de la route, les deux compagnies de mitrailleuses avec leurs arabas, leurs mulets et leurs machines gainées de cuir, solidement amarrées aux flancs des voiturettes.

Avant que nous ne repartions, les ouvriers de la ferme, vieilles gens, femmes ou jeunes garçons, sortent nous souhaiter bonne chance. Et, dans l'odeur de paille fraîche et la poussière de grains que le vent balaye sur la plaine, il s'établit une sorte de communion entre nos devoirs, si différents, semble-t-il, mais qui tendent tous au semblable but : la défense même de notre âme nationale.

Un peu plus tard, nous croisons une autre ferme, entourée de murs derrière lesquels une large haie d'arbres encadre complètement les bâtisses assemblées en carrés autour d'une cour centrale. Sur la route s'ouvre un large portail, par lequel l'on découvre tout l'intérieur riche en bétail, en herbages, en céréales.

Devant cette opulence, je songe à l'autre ferme, sœur de celle-ci, et qui devait lui ressembler trait pour trait autrefois : Quennevières, qui n'est plus maintenant qu'un innommable charnier, au sol inégal, où l'on ne découvre que ruines, poussières, ferrailles tordues.

Et, jusqu'au soir, ce douloureux souvenir est venu gâter toute la joie saine et réconfortante que m'avait procurée la vue si émotionnante de la richesse admirable de notre sol si aisé.

Cutry,
le 26 janvier 1916

Les exercices

Tous les jours, exercices variés, manœuvres, marches, sur le grand plateau aux terres labourées et semées. Les innombrables bonshommes bleus se déploient en formations diverses sur l'immense étendue de terre féconde.

Tantôt c'est une interminable ligne de tirailleurs, chapelet aux grains grisâtres qui ondule en épousant la forme du sol. Tantôt c'est une colonne qui serpente au creux des courts vallonnements. Tantôt c'est une série de petits paquets qui bondissent de place en place et s'accroupissent avec agilité autour des légères mitrailleuses.

De lourds bœufs roux regardent courir ces alertes choses bleues qui sillonnent la grade plaine, se dissimulant au plus près des sillons durant toute la journée, et le soir, à la tombée de la lumière, défilant le long des chemins, musique en tête, et se découpant, comme un tableau d'ombres chinoises, sur le fond gris du ciel brumeux de février.

Les lièvres et les perdrix s'enfuient au loin, épouvantés devant ces chasseurs silencieux qui s'entraînent à tuer l'homme !

C'est pour nous, continuellement, le contraste entre l'activité fiévreuse du soldat et la majestueuse immuabilité de la terre.

Et c'est aussi, par la contemplation de cette campagne riche et féconde, que nous autres, humbles combattants, comprenons le mieux notre devoir et la valeur de notre sacrifice.

Cutry,
1^{er} février 1916

Les frères

Pour nous autres qui sommes accoutumés à la perspective morne et détestable des tranchées ;

Pour nous autres dont l'esprit semble s'être rétréci dans l'étroitesse de nos couloirs tortueux et de nos cagnas sombres et humides ;

Pour nous autres qui ne vivons de la guerre que la lutte sournoise et meurtrière, d'un trou à l'autre, sans rien voir, ou, dans les grandes occasions, que la ruée rapide et folle d'un fossé dans l'autre ;

Pour nous autres, enfin, qui sommes astreints à une existence presque éternellement souterraine, ces marches, au travers d'une campagne admirablement riche, toute pleine du travail des agriculteurs, de la fièvre des usines et de l'activité de notre armée, sont un grand réconfort pour notre esprit et un merveilleux délassement de nos sens.

Nous y retrouvons, en effet, notre Pays : cet idéal que nous défendons depuis si longtemps, sans seulement nous rendre compte de sa réalité, si ce n'est par

l'arrivée journalière dans nos cellules en sous-sol de quelques papiers froissés, lettres ou journaux qui ne font que refléter l'opinion d'autres que nous-mêmes.

Tout en cheminant dans la poussière, sous la pluie ou sous la neige, nous renouons connaissance avec notre Patrie.

Au long des routes, nous croisons le peuple en armes : régiments bretons, parisiens, bourguignons, marocains, algériens ; chacun a son parler, son accent, ses quolibets, chacun son rire ; et, tous, nous nous sentons frères.

Nous traversons des villages animés où manœuvrent de jeunes recrues, sous l'œil admiratif de vieux de l'autre guerre.

Nous longeons des parcs d'aviation, où les avions rentrent au nid de tous les coins de l'horizon. Nous côtoyons des gares où grouillent de mystérieux wagons noirs, fermés et marqués de pancartes multicolores, et où passent, lentement, tirés par de puissantes locomotives, des trains surchargés de canons et de caissons.

Sur la route elle-même nous frôle le courant ininterrompu des convois automobiles : lourds camions chargés de munitions, portant, peintes sur les flancs, les bombardements symboliques ; chapelets d'autobus parisiens R.V.F., derrière les grilles desquels sont pendus de sanguinolentes carcasses de bœufs ou de moutons. Camions légers des télégraphistes, du génie ou de l'aviation. Autos postales, allant à toute vitesse ; autos sanitaires au roulement doux et aux ressorts élastiques ; torpédos, limousins, phaétons des états-majors ou des services divers. Trains réglementaires qui vont à l'approvisionnement ; prolonges d'artillerie qui rapportent des matériaux. Grandes voitures chargées de paille ou de foin. Cyclistes agiles et souples ; pétaradants motocyclistes.

Mêlés à cette circulation intensive, les groupes, couverts de poussière, de territoriaux, qui réparent continuellement le sol usé, défoncé...

Que d'ordre, et comme cela nous donne à tous une grande confiance. Nous connaissons notre endurance et notre résolution. Nous voyons maintenant la valeur morale de nos services d'arrière.

Tout cela ne peut que raffermir notre moral...

Mais toute cette formidable organisation est-elle capable de triompher de la barrière transparente des fils de fer barbelés ? C'est là toute la question.

En marche vers Crevecœur, 4^{ème} étape.
Erquy, 10 février 1916

La mélopée

Une douce et délicate lumière filtre entre les flocons bleutés des nuages qui masquent le soleil. C'est l'heure où le jour va mourir, et ce soir il s'éteint insensiblement, sans pompe et sans appareil, derrière un léger rideau de mousseline grise, légèrement teintée de rose.

Le canal, bordé de peupliers, est immobile et semble un large ruban de porcelaine verte, qui emprisonne dans sa masse vitrifiée les formes oblongues et brunes de cinq péniches, coulées en travers de son cours.

À leur niveau, une usine, dont les toits rouges portent les innombrables traces du passage des projectiles, dresse, au-dessus de ses murailles abîmées, sa haute cheminée de briques ébréchées et percées par les obus. Sur le quai, tout un matériel gît, abandonné devant les portes largement ouvertes des ateliers détruits.

L'on croirait ces choses endormies à jamais, sous la baguette de quelque magicien du silence.

De-ci, de-là, au bord de l'eau tranquille, des guinguettes éventrées penchent tristement entre les tonnelles lamentables. Les enseignes alléchantes perdent leur éclat derrière les taches des moisissures et des mousses.

Au-delà des grands peupliers, Ribecourt, un peu éprouvé par les bombardements, semble figé dans un accablant ennui. Le clocheton de la mairie, la flèche de l'église, sont muets. L'on n'entend, ni la voix des travailleurs, ni la chanson des laveuses, ni les cris des enfants qui vont, jouant, agacer mille bestioles dans les prairies.

Pas un bruit ! Seul, auprès de moi, le claquement bref du saut d'un poisson qui happe un insecte, et, dans les peupliers, le trille toujours égal d'un oiseau du crépuscule.

Au-delà des bateaux éventrés, une légère passerelle de bois traverse le canal, et sur elle, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, se promène un spahi en burnous kaki, dont la baïonnette, par instant, raye l'eau d'un reflet d'acier.

Une rafale éclate soudain et remplit la vallée d'un tonnerre au roulement métallique, puis, le silence retombe.

Et j'entends la sentinelle arabe égrener, au-dessus de la surface miroitante où s'agrandit sa longue silhouette brune, les syllabes traînantes d'une mélodie africaine, aux accents doux et monotones.

Montmacq, infirmerie régimentaire,
3 mars 1916

La pêche

Au bord de l'Oise, un camarade vient de lancer une grenade dans un remous.

Je suis perché le long des portants d'un pont de fer écroulé au milieu du cours de l'eau : une grande épuisette en main, je pêche consciencieusement les poissons qui descendent, le ventre blanc tourné en l'air.

À ma gauche, à deux cents mètres peut-être, une batterie sonne sans discontinuer, emplissant la vallée d'un vacarme infernal. À ma droite, des poilus achèvent hâtivement un ouvrage défensif ; dans le ciel, au-dessus d'un bois, apparaissent

les flocons blanchâtres d'obus qui ripostent sur nos positions.

Au loin, près des nuages, un avion que l'on canonne, je ne sais d'où ; et, à mes côtés, un poilu au regard finaud, qui enlève de temps à autre sa pipe de sa bouche pour me désigner, après avoir craché, un brème ou un gardon qui se laisse aller à la dérive...

Montmacq
5 mars 1916

Le sourire

Enfin ! Un ciel radieux ; une température douce et tiède ; une lumière exquise. J'ai choisi, pour adorer ce premier sourire si tendre et si pur de l'année, un coin de brousse perdu entre des réseaux de fils de fer et dans lequel je me crois presque isolé du monde, grâce à une magnifique ceinture de grands peupliers qui m'interdisent toute vue au-delà de quelques centaines de mètres.

Des grives s'appellent dans les branches et mêlent leurs titillements aigres aux notes cristallines de l'Oise qui murmure tout près ; sa chanson monotone et frêle est si fraîche et si douce qu'elle berce et endort délicieusement.

Devant mes yeux se dresse la muraille, brune encore, des arbres, masse opaque aux profondeurs mystérieuses et qui ne s'entrouvre qu'en deux points : à ma droite, pour dégager la ferme de la Verrue, entourée de rangées de pommiers dont les boules alignées masquent la nudité des murs percés de meurtrières ; à ma gauche, pour étaler, semble-t-il, mieux au jour le délabrement pitoyable des armatures de fer, des machines et des entrepôts d'une usine particulièrement visée des ennemis.

Mais le soleil répand sur tout cet ensemble une teinte si chaude que je ne trouve plus misérables les plaies qui découpent les murs de la manufacture, et que j'oublie la laideur des cicatrices zigzagantes que les boyaux tracent sur le sol, au travers des herbages roussis, à la lisière des boqueteaux.

Et la guerre, elle-même, semble aujourd'hui vouloir s'harmoniser avec l'élégance d'expression de cette après-midi. L'aviation est en effet seule de la partie.

Une escadrille française vient de surgir au-dessus de ma tête et les papillons d'or évoluent avec grâce, très haut, dans les feux mêmes du soleil. Tout autour d'eux, les obus éclatent innombrables, encerclant chaque aéroplane d'une multitude de flocons blancs : au plus fort de la bataille, l'on croirait voir éclore, sur le tapis bleu du ciel, de mignonnes fleurettes blanches dont les pétales s'envolent effeuillées par le vent, et dont le cœur arrondi est fouillé par un scarabée blond aux ailes bourdonnantes.

Le ronronnement puissant des moteurs remplit l'air d'une sorte d'hymne à la vie, à la force même des choses. Et c'est avec cet accompagnement prodigieux que notre artillerie lance ses notes aiguës et cinglantes : quel salut enthousiaste à l'avènement prochain du printemps !

Quand le soleil baisse, la fête prend fin. Tout rentre dans le silence, et ce n'est plus, se répondant de bois en bois, que la conversation des pies et des geais.

Poste de Secours de la Ferme de la Verrue,
8 mars 1916

Les alouettes

Le ciel est incomparablement bleu : le temps est tiède, et, très haut dans les airs, s'enivrant de lumière et d'espace, les alouettes sèment à tous les vents leurs trilles et leurs roulades amoureuses.

Au bord de la route, les croix et les croissants noirs du cimetière sèchent au soleil leur bois détrempé par les pluies d'hier, et les inscriptions blanches, lavées, réapparaissent avec plus de netteté.

La plupart, courtes, sont d'un laconisme émouvant : « ci-gît un brave ! » et les tombes de ces inconnus ne portent aucun ornement, aucune fleur, aucun souvenir. Chrétiens et Mahométans dorment côte à côte, n'ayant pour toute parure que la grandeur infinie de leur sacrifice ! « Mort pour la France ».

Aujourd'hui, nous leur apportons le corps d'un des nôtres, frappé cette nuit d'une balle en pleine face.

Dans l'harmonie à la fois impétueuse et douce des efforts de toutes les choses qui se hâtent de croître pour arriver plus vite à l'idéal commun : l'amour ; dans cette atmosphère grisante du printemps nouveau, notre triste cortège s'achemine jusqu'au bord de la fosse profonde.

En tête, les quatre hommes, portant sur leurs épaules le cercueil rapidement confectionné et lourd du corps de notre ami. Puis, vient le prêtre, dont l'uniforme bleu, taché de terre et de boue, est aussi beau que la plus riche des chasubles. Derrière lui, douze soldats en arme. Enfin, nous autres : le commandant, quelques officiers et moi.

Et les alouettes, les pinsons, les fauvettes, célèbrent à plein gosier leur joie de vivre, tandis, qu'espacés, les coups de nos canons font vibrer le sol frémissant.

Le cimetière est en plein découvert : en nous retournant, nous distinguons les maisons de Pimprez, occupé par l'ennemi, qui, peut-être, à l'aide de jumelles, assiste à la cérémonie. Sauvages !

Bailly, poste de secours de la Route,
3 avril 1916

Les colosses

À la fois horrible et superbe, c'est un spectacle d'une diabolique beauté !

Et quand on songe que cette machination infernale n'a qu'un but : tuer l'homme, c'est à douter de notre âme et de notre conscience.

Huit colosses, noirs de la tête aux pieds sous les habits de cuir, le visage écrasé par le casque, sont disposés à quelques mètres les uns des autres, dans une tranchée zigzagante. Chacun porte sur le dos un cylindre d'acier, et, de la main droite solidement gantée, tient une lance d'arrosage qu'un gros tube de caoutchouc réunit à l'appareil, suspendu aux épaules par de larges bretelles.

Sur un signal donné, chacun envoie en avant de lui une grenade qui s'allume en projetant une lueur blanche, éblouissante... Et alors l'inimaginable commence :

De chaque lance, dont le cuivre rouge brille comme une traînée de sang, jaillit un flot d'un liquide brun, qui s'enflamme au contact du pétard incendiaire. Et les huit torrents de pétrole et de bitume transforment le terrain en un colossal brasier. Les flammes sont énormes et surmontées d'une formidable colonne de fumées noires, qui montent en majestueuses et épaisses volutes jusqu'à une prodigieuse hauteur. Les taillis, les buissons, craquent ; l'incendie ronfle, hurle, brisant tout sur son passage, et le feu, remontant le long des jets de liquide, semble naître à l'embouchure même des appareils de projection.

Alors, lentement, les huit hommes, suivis chacun d'un aide, montent hors de la tranchée. En ligne, arrosant le sol loin devant eux, et semblant pousser la muraille de fumée et de chaleur, ils avancent sur la terre brûlante où grésillent encore des flammèches, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la tranchée adverse, qu'ils transforment en un fleuve de lave.

Puis, les réservoirs épuisés, le feu s'éteint, et tandis que les grenades incendiaires éclatent sans faire de mal, les hommes noirs contemplent avec une sauvage et silencieuse ivresse, le sol carbonisé et la tranchée torride comme un four.

Et voilà le simulacre d'une attaque par « Flammenwerfer ».

Francport,
12 avril 1916

